314_49_ok:Maquette 3.14 - N°41 19/05/09 12:29 Page1

TROIS QUATORZE

QUICONQUE A BEAUCOUP VU, PEUT AVOIR BEAUCOUP RETENU
LA FONTAINE

PROGRAMMES INTERNATIONAUX D'ÉCHANGES
04 42 91 31 00 01 55 78 29 90
87 bis, rue de Charenton 75012 Paris
39, rue Espariat 13100 AIX
www.piefrance.com
Membre de l'Office.
Membre de l'U.N.A.T.
Membre de l'U.N.S.E.

LE JOURNAL DES SÉJOURS CULTURELS ET LINGUISTIQUES
● OCÉANIE ● AUSTRALIE ● NOUVELLE-ZÉLANDE ● AMÉRIQUE ● ARGENTINE ● BRÉSIL ● CANADA ● ÉTATS-UNIS ● MEXIQUE ● ASIE ● CHINE ● CORÉE ● JAPON ● MONGOLIE ● THAÏLANDE ● EUROPE ● ALLEMAGNE ● DANEMARK ● ESPAGNE ● FRANCE ● FINLANDE ● ITALIE ● NORVÈGE ● POLOGNE ● PORTUGAL ● RÉPUBLIQUE TCHÈQUE ● RUSSIE ● SUÈDE ● SUISSE ● AFRIQUE ● AFRIQUE-DU-SUD

PROGRAMMES INTERNATIONAUX D'ÉCHANGES
Partir ou accueillir
Une année scolaire
Un semestre scolaire
Entre 15 et 18 ans
Plus de vingt destinations différentes, réparties sur les cinq continents

PUBLICATION SEMESTRIELLE n° 49

27E ANNÉE - N°49 - LE JOURNAL DE PIE — ÉTÉ 2009 — NE PEUT ÊTRE VENDU

Noces d'argent

PIE & ASSE, 25 ans de partenariat

PIE en France, ASSE aux États-Unis. Une association à but non lucratif d'un côté, une « Non Profit Organization » de l'autre. Un même objectif : permettre à des adolescents de vivre une année scolaire à l'étranger. Des valeurs communes : travailler en dehors de toute considération politique, ethnique ou confessionnelle ; s'en tenir à la notion d'accueil bénévole ; favoriser autant que faire se peut le dialogue. Une constance dans les relations basée sur la confiance, l'indépendance, la compréhension mutuelle des intérêts et des contraintes de l'autre. Ces deux structures sont totalement indépendantes. La chose est plutôt rare dans la profession ; elle donne toute sa valeur à l'attelage : connaissance du contexte, présence et influence dans le pays d'accueil, réactivité, dynamique. Mais elle impose en retour une grande rigueur et une grande écoute : compréhension des particularités culturelles ; ajustements des politiques ; échanges... Quelques exemples : ASSE a toujours tenu compte de la spécificité de l'école française (faible niveau en langue, exigence des professeurs — bulletins et commentaires — réticence longtemps prononcée à l'égard de ces échanges...) et a veillé à apporter son soutien à des jeunes qui le méritaient, mais qui semblaient condamnés par leur inadaptation à l'école française. PIE, de son côté, a tenu compte de la difficulté des jeunes américains à s'adapter à notre système.

PIE et ASSE ont, à l'évidence, travaillé main dans la main ; ailleurs — chez leurs confrères —, les organismes s'en remettent généralement aux décisions et aux directives de l'organisme central (le plus souvent un organisme américain). PIE et ASSE ont, quant à eux, avancé sur un pied d'égalité. PIE a toujours eu son mot à dire. PIE a pu et su se faire entendre et son influence a été déterminante dans le bon développement de ces échanges. Une fois par an, et sans jamais faillir, nos organismes se réunissent pour mettre sur la table les problèmes, pour chercher des solutions, pour parler pédagogie, projets, le tout sans se perdre dans des luttes de pouvoir ou des stratagèmes politiques qui font parfois tant de mal à notre profession.
PIE et ASSE ont traversé des périodes fastes... et des périodes plus difficiles : hier la hausse du dollar (1985), la guerre du Golf (1991), le 11 sept. et ses suites... aujourd'hui la difficulté à inscrire les jeunes dans des écoles américaines — difficulté rendue plus prégnante par la crise économique. Et demain ?... Gageons que la bonne entente entre nos deux organismes permettra de gérer au mieux ces nouveaux obstacles.
En 25 ans de « vie commune », PIE et ASSE ont permis à plus de 6 000 jeunes de partir, et à autant de familles d'accueillir.
Trois Quatorze tenait à saluer cette performance, fruit d'un quart de siècle de partenariat loyal et prolifique. Notre journal le fait à sa façon, en publiant notamment (en page 8) le portrait de Bill Gustafson, le directeur d'ASSE.

IMPRESSIONS
Lettres, messages...
Pages 2, 3, 6, 7

J'EN AI RÊVÉ
Les futurs participants nous racontent leurs rêves, et nous disent indirectement leurs attentes et leurs angoisses — Page 4

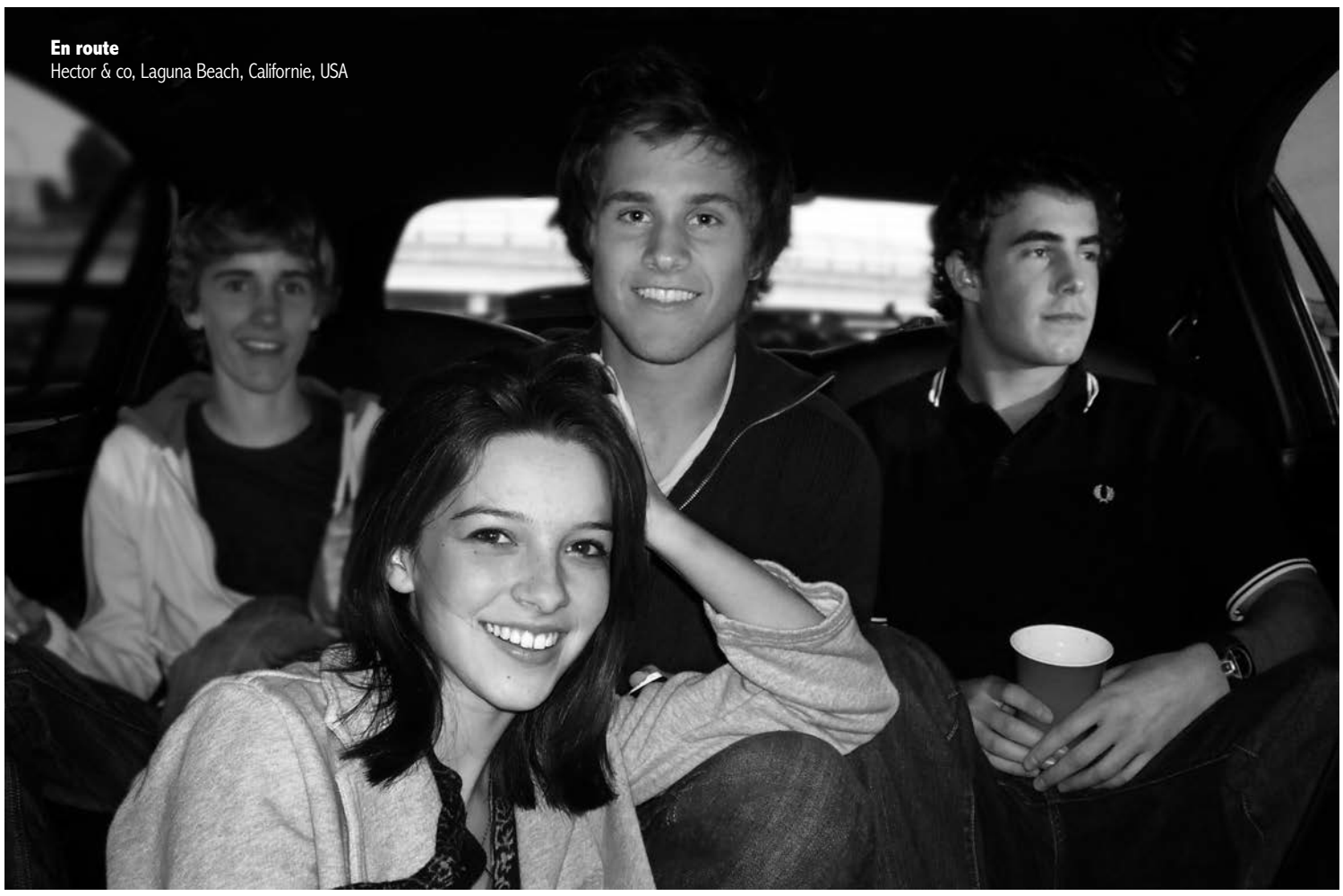
PORTRAIT
Bill Gustafson.
Sa vie est un jeu — Page 8
His life is a game — Page 5

HAUT LES BRAS
Adèle Hoover, Alabama
Un an aux USA

Je ne vous ai pas écrit avant. Je ne savais pas quoi dire. Maintenant je sais. L'année bientôt s'achève ; bientôt, c'est le retour au mode de vie que je connaissais. Je vais changer, une fois encore ! Cette année restera ma favorite : nouveaux amis, nouvelle famille, nouveaux sports. Ma vie a changé du tout au tout et j'espère pour toujours.
Je suis partie impatiente et tranquille, avec le sourire. J'ai juste dit : « Au revoir, et à dans dix mois », j'étais tellement curieuse de connaître l'autre versant du monde.
Arrivée de l'autre côté — je veux dire, en arrivant à l'aéroport — je me suis retrouvée un peu perdue. Jusqu'à ce que j'aperçoive une grande pancarte avec inscrit dessus : « Welcome Adèle ! » J'ai compris alors que j'avais atterri au bon endroit, et que j'étais tombée dans une famille parfaite pour moi.
On m'a toujours dit que l'Alabama n'était pas le meilleur endroit où séjourner. Mais l'Alabama n'est pas du tout ce que l'on imagine.
Ici, j'ai ma petite vie, mes amies que j'aime et que je ne veux pas quitter.
Les mois passent. Le manque ne s'installe pas. Mon anglais progresse, il passe du statut d'inexistant à courant.
À ce niveau, le premier jour de classe est clairement le plus dur de tous. On est perdu, déboussolé, mais, grâce à l'aide de quelques personnes, on prend rapidement des repères. Alors qu'au début on a du mal à s'orienter, on finit, après quelques jours, à se déb-rouiller seuls : on ne réfléchit plus. On ne se demande plus où l'on va, on ne cherche plus sa route : nos pieds nous conduisent seuls et l'on se laisse aller.
Mes moments favoris restent « Homecoming », « Sadie Hawkins » et la fameuse « Prom », quand on va chercher sa robe avec ses copines — ou bien, si l'on est un homme, son costard… mais sans ses copains ! — Que voulez-vous, les filles sont comme ça : elles aiment les essayages et le shopping.
Dans ce pays, j'ai adoré le sport. J'ai aimé par exemple chercher à comprendre le principe du football américain. Vos amis vous expliquent, une fois, deux fois, cinq fois, mais vous ne pigez toujours rien. Et le baseball aussi, ce sport étrange — le favori des américains — qui vous laisse un peu sans voix, mais qu'il faut avoir vu et vécu pour pouvoir dire : « Voilà, ça, c'est l'Amérique ! »
En Amérique on rencontre des Américains, mais aussi des russes, des Ukrainiens, des Japonais, des Coréens… Il y a plein d'étudiants. Ils ont tous la même idée : partir, parler anglais ; la même volonté : mûrir, rêver, faire que son avenir ressemble à ce que l'on a toujours voulu qu'il soit, faire en sorte qu'il ne devienne pas forcément conforme à ce que les adultes nous ont proposé.
Cette année est ma favorite. Ces changements m'ont plu. J'ai apprécié l'autonomie. Je suis heureuse de savoir que l'on peut arriver à ses fins, et qu'il faut simplement ne pas baisser les bras.

Anaïs and "The North Eugene Dance Team"

314_49_ok:Maquette 3.14 - N°41 19/05/09 12:29 Page2



En route
Hector & co, Laguna Beach, Californie, USA

Impressions

NOSTALGIC MOOD
Marie, Kewaunee, Wisconsin
Un an aux USA en 2004

Je sentais en moi le besoin d'écrire et de parler de mon deuxième pays, de ma deuxième famille. Certaines personnes ne comprennent pas que je puisse appeler ma famille d'accueil « ma » famille ! Mais la réalité, pourtant, c'est que je pense à mes parents d'accueil chaque jour, comme je pense à mes propres parents et que je pense à mon « American Sister », comme je pense à mes fréros. Le Wisconsin est une partie de moi. Je suis fière de dire que j'y ai vécu. Je suis fière d'être une Américaine d'adoption. Je n'approuve pas tout ce qui se passe dans ce pays — pas plus d'ailleurs que ce qui se passe en France —, et je peux même affirmer que je suis rarement en accord avec nos politiques et nos « way of life », mais j'accepte ce pays, l'Amérique, tel qu'il est… en bloc. Voilà quatre années que je suis revenue. Et je réalise à quel point cette expérience m'a changée. Désormais, je prends les choses avec plus de légèreté, je les accepte avec plus de facilité : j'ai une autre ouverture d'esprit.

Je retourne régulièrement dans ma petite ville du Wisconsin, et même si en hiver, on reste coincé à la maison pour cause de tempête de neige, je m'y sens bien, entourée de mon « extended family ».

ET JE RÉALISE QUE C'EST BIENTÔT LA FIN !
Claire, Ashern, Manitoba
Un an aux USA

Je suis partie il y a plus de huit mois, pour me lancer dans cette aventure extraordinaire : vivre un an au Canada. Je réalise aujourd'hui que c'est bientôt la fin, alors je repense à tout ce que j'ai vécu. Sincèrement, je n'aurais jamais cru que je pourrais aimer l'endroit où j'ai atterri. Tout a commencé par ce mois de « Prépa », le plus beau mois de ma vie, quelque part en Californie. Et puis, j'ai débarqué ici, dans ce tout petit village au milieu de nulle part. Vous n'avez pas idée de l'effet que ça m'a fait : le choc. Il faut dire d'abord que j'ai toujours vécu en ville et toujours détesté la campagne. Et, pour corser le tout, il a fallu me mettre à parler anglais : plus personne autour de moi pour parler français, plus d'autres étudiants étrangers pour m'aider. Je ne savais pas quoi faire. L'affolement total. Je me suis sentie si mal pendant les trois premiers mois que j'ai vraiment failli rentrer en France. Je me suis forcée à rester en me disant que je ne pouvais pas abandonner comme ça, que je ne pouvais laisser tomber ce projet que j'avais tant préparé et tant attendu.

Après un temps, j'ai changé de famille.

Peu à peu, j'ai commencé à apprécier la vie au Canada. Mon anglais est devenu fluide, je me suis sentie plus confiante. Cette expérience a fait naître une force en moi que je n'avais pas auparavant. Cette année, j'ai acquis de l'assurance et de l'autonomie. Le plus surprenant dans cette histoire, c'est de s'habituer à un style de vie qui n'est pas le sien. On découvre de petites choses nouvelles : au début on les trouve décalées, étranges, voire déplacées, et puis, petit à petit, ces petites choses deviennent notre quotidien, elles deviennent ordinaires.

Quant à l'anglais, c'est encore plus fort. On apprend rapidement. On progresse sans s'en rendre compte. Aujourd'hui, quand je parle en français, je ne trouve plus mes mots — honnêtement, pour écrire cet article, j'ai eu du mal, car je pensais en anglais. C'est la langue anglaise qui a pris le dessus, qui me submerge. Je suis fière d'avoir atteint ce niveau et très fière d'avoir atteint l'objectif que je m'étais fixé au départ.

Je suis plus fière encore d'avoir appris à vivre et à aimer un coin où a priori je ne voulais pas rester. Je n'ai pas abandonné.

Je tiens à remercier mes parents, qui m'ont soutenue dans ma décision ainsi que ma seconde famille, qui a été merveilleuse à tout point de vue avec moi. Et je remercie l'équipe PIE qui m'a donné la chance de partir et de réaliser mon rêve.

AMÉRICAINE
Alexandra, Elk River, Minnesota
Un an aux USA

Nous voilà quelque part, au cœur du mois d'avril...

Et j'ai peur de rentrer !

Parfois je rêve de mon retour en France, de mon retour à ma vie habituelle. Je sais très bien que je n'y arriverai pas, car après avoir vécu cette année, plus rien ne sera jamais comme avant.

Aujourd'hui, mes meilleurs amis sont ici, et je ne veux pas les quitter. J'ai une nouvelle famille, une nouvelle maison. Me voilà totalement intégrée, dans mon nouveau monde. Je me suis adaptée au Minnesota et lui m'a adoptée ; nous nous sommes domptés. Avec patience et persévérance. J'ai essuyé des coups durs, mais je les oublie pour ne me souvenir que des bons, des meilleurs. J'ai tellement appris, sur moi et sur les autres. J'ai appris qu'avec la volonté tout est possible.

Nous voilà au cœur du mois d'avril. Dans quatre jours, j'ai ma représentation de « Musical ». Dans 19 jours, j'ai la « Prom » — on a prévu de prendre une limousine avec des copains et de se préparer ensemble avec quelques copines — puis, ce sera le « Fashion Show » — que l'on présentera avec toute la classe de « mode » — puis la « Graduation ». Je ne serai pas là pour toutes les « Grad parties ».

Oh, peu importe… je sais que je reviendrai.

Maintenant que je suis américaine.

THE FAIRY QUEEN
Rémi, Souris, North Dakota
Un an aux USA

La « Prom » en Amérique est quelque chose de splendide. Tout le monde est sur son trente-et-un. Toutes les filles portent des couleurs magnifiques, c'est comme un arc-en-ciel humain. Tout le monde est ouvert, gentil. Les choses sont préparées, cadrées — on sait exactement comment accompagner sa partenaire, comment marcher à ses côtés — c'est comme une chorégraphie : tout est parfait. Après le défilé, il y a une « party », avec de la musique américaine, du rap et autre. Tout le monde est en tenue de soirée (et vous êtes content à ce moment là d'être un garçon, car danser avec les robes de « Prom », bien serrées, ça ne doit pas être facile). Au bal de « Prom », j'étais avec une splendide demoiselle, qui répondait au nom de « Heather Esby ». Une fille américaine qui a le cœur sur la main. Je souhaite à tout le monde de connaître de tels moments.

Voilà… En rentrant de week-end, quand j'ai appris qu'un nouveau *Trois Quatorze* allait sortir, je me suis dit qu'il fallait vraiment que je partage avec vous ce moment inoubliable.

DES VALISES TROP PETITES
Antoine, Bay city, Michigan
Un an aux USA

C'est une année qu'il est impossible d'oublier, avec des hauts et des bas, mais avec, au final, un super résultat. Les débuts sont parfois difficiles. Surtout lorsque l'on ne tombe pas du premier coup sur la famille avec laquelle on va s'entendre. En ce qui me concerne, le fait de m'être inscrit à un maximum d'activités m'a beaucoup aidé : cela m'a permis de passer de bons moments, et cela m'a aidé à supporter les moments plus difficiles que je vivais au sein de ma famille. Pendant tous ces temps d'activités, j'étais, qui plus est, obligé de parler anglais tout le temps, et cela m'a amené à progresser. C'est également grâce à l'une de ces activités (mon groupe de musique) que j'ai rencontré une famille qui s'est proposée pour m'accueillir. Je n'ai pas eu à changer de ville ou de lycée, ni à tout recommencer. J'ai découvert ici de nouveaux sports qui m'ont beaucoup plu et que je vais peut-être pouvoir continuer après mon retour en France (le hockey sur glace par exemple).

Aujourd'hui, le temps défile très vite ; je parle américain sans effort, je rêve souvent dans cette langue, je me sens tout à fait à l'aise au lycée comme dans ma famille. Dans deux mois, c'est le retour en France : heureusement que tous les souvenirs sont dans dans la tête et qu'ils ne prennent pas de place dans la valise, car si tel était le cas, je peux vous assurer qu'il n'en existerait pas d'assez grande.

RENTRER OU NE PAS RENTRER ?
Lucie, Portland, Oregon
Un an aux USA

Dans deux mois je rentre.

Mais je sais parfaitement qu'une grande partie de moi ne rentrera pas !

ET PLUS ENCORE
Lucie, Portland, Oregon
Un an aux USA

Huit mois et demi de bonheur, quelques jours de nostalgie, quelques heures de tristesse, quelques minutes de larmes…

Et plus que 10 semaines à vivre, ici, à Portland.

Moi, la petite « Frenchy » de la Côte d'Azur, vivant sous le soleil, au bord de la mer, je me suis retrouvée à vivre un an sous la pluie, la neige et le ciel gris !

Je sais bien qu'il y a plus important que le climat dans la vie, mais, le fait est que le temps influe sur le moral. Alors après deux mois de pluie, de grêle ou de neige, j'en ai eu un peu ras le bol. Mais j'ai fait avec. Et puis avec cette merveilleuse famille qui est la mienne et mes supers amis, tout finalement a été pour le mieux ! J'ai déjà vécu huit mois merveilleux. Cela semble si lointain. Et j'ai tant fait et tant appris, que c'est dur de se rappeler de tout ! Il me reste heureusement, en guise de témoignage, des tonnes de photos et tant de souvenirs, tous si forts et si vivants.

Ici, je suis dans ma bulle ; je n'ai pas vraiment d'informations sur le monde qui nous entoure. Je suis trop occupée pour vraiment m'en préoccuper. « Diversity

MÉMOIRE D'UNE ANNÉE

Ils ou elles sont partis pour un an à l'étranger. Elles ou ils nous envoient de leurs nouvelles. Dans ce numéro, Rémi trouve sa reine, Lisa s'accroche, Antonin range ses souvenirs, Amandine nous fait pleurer et Flore nous fait rire. A deux mois du retour — ou à quatre mois du départ de la nouvelle promotion — on se promène entre la peur de partir et celle de rentrer, entre l'envie de revenir et celle de s'en aller.

BIENVENUE MANON

Elle s'appelle Manon. Elle est née le 11 mars 2009. Elle pesait ce jour-là 2,7 kgs pour 48 cms. Ses parents s'appellent Aurélia (ancienne participante PIE en Russie) et Manuel.

DOMITILLE & ETIENNE

Elle — la mère — est partie il y a 26 ans pour une année d'études aux États-Unis via PIE. Lui — le fils — part cet été pour une année d'études aux États-Unis. *Trois Quatorze* salue avec émotion le premier "Départ PIE deuxième génération".

... ET NATHAN

Nathan, fils de Valérie (Lancelot) et de Jérôme est né le mercredi 26 novembre 2008, à Aix à 19 h 03. 3,160 kgs pour 53 cms, yeux bleus et cheveux blonds. Valérie (ancienne participante à un programme au pair) travaille dans les locaux de PIE et de Calvin-Thomas à Aix en Provence.

QUAND PIE AURA 30 ANS

En 2011, PIE aura 30 ans. Nous prévoyons d'organiser à l'occasion de cet aniversaire un grand rassemblement de tous les membres, de tous les proches, de tous les amis... de tous ceux qui gravitent autour de l'association. Au niveau de l'organisation, nous n'en sommes, bien sûr, qu'aux prémisses. Nous invitons tous ceux qui souhaitent faire partie de l'équipe d'organisation à contacter Laurent par mail à l'adresse suivante : laurent@piefrance.com

RÉSEAU

Vous aimez PIE et ses programmes. Vous croyez à la force et à la magie des échanges scolaires internationaux. Pensez à rejoindre l'équipe des correspondants et des délégués :
courrier@piefrance.com

SITE INTERNET

Visitez le site de PIE.
Consultez les PIE movies.
Dé couvrez plus de 1000 té moignages...
Retrouvez les anciens numé ros du journal "Trois Quatorze"
Pour tout savoir sur PIE :
www.piefrance.com

314_49_ok:Maquette 3.14 - N°41 19/05/09 12:29 Page3

Correspondance. *Courrier des participants et des parents*

Club » en automne ; « Swim Team » en hiver ; « Lacrosse team » au printemps ; Californie ; « Hollywood Bld. » ; le désert ; « the Beach house » avec baleines, lions de mer, phoque, et bien plus encore...
Et il reste le meilleur : parler, comprendre, lire, regarder les films, écouter, rêver, penser en anglais… et bien plus encore. Le plus important ? Grandir : on comprend de quoi on est capable ; l'esprit s'ouvre au monde, aux gens et à tout ce qui nous entoure. Je me suis découvert un côté patriote : dès que je vois le mot « France », je suis toute fière et toute contente que notre culture touche les Américains et influe sur la leur. Et malgré cela, malgré mon côté française, je sens que je suis une Américaine presque parfaite ! J'ai, par exemple beaucoup de « School Spirit ».
J'adore la vie ici, les gens sont super sympas (mais attention il faut quand même aller vers eux et leur parler), super accueillants, et très curieux (c'est vrai qu'ils ne connaissent pas du tout leur géographie, mais j'insiste : ils sont curieux).
Futurs participants, vous vous inquiétez : sincèrement, je vous le dis, on s'habitue à l'absence de sa famille et de ses amis — quoiqu'au départ, et plus particulièrement au moment de la rentrée scolaire, ce soit dur. Je pense que tout le monde peut s'habituer à vivre loin de son monde. D'autant que de nos jours on a internet pour communiquer, et qu'à ce niveau c'est donc très simple et très rapide.
Futurs participants, je vous envie ! J'aimerais tellement revenir en arrière et entamer à nouveau mon séjour. Une chose est sûre : en un an, on change énormément. Partir c'est un vrai challenge, mais au final c'est dix mois de bonheur, quelques jours de nostalgie, quelques heures de tristesse, et quelques minutes de larmes.

COMME UNE PETITE MORT
Amandine, Waterford, Wisconsin
Un an aux USA

Et dans deux mois tout s'achève : ma vie va basculer, changer à nouveau. Je m'imagine dans cet avion qui va me ramener en France et je me dis : « Waouh ! D'où tu viens ? »
Quand je regarde le chemin parcouru, toutes ces choses accomplies, tous ces obstacles franchis, je me dis que j'ai eu de la chance. De la chance d'avoir pu réaliser mon rêve en venant vivre un an, ici, aux USA. L'année n'a pas été parfaite, loin de là. Il y a eu ces fameux « hauts et bas ». Les relations avec ma famille d'accueil auraient notamment pu être cent fois meilleures. Mais je suis heureuse. Le lycée est génial, j'ai des amis formidables, et j'adore ma petite vie américaine.
Cela va être dur de partir, de se dire que rien ne sera plus jamais pareil, qu'ici, le monde continuera à tourner sans moi. Dur de se dire que je ne reviendrai peut-être plus jamais.
Mais il restera les souvenirs, gravés au fond de mon cœur « for ever ».
Je n'oublierai jamais Waterford, ma ville ; je n'oublierai jamais Hjordis, Harrison, Flo, Christina, Amélie, Emiline, mes amis ; ni Miss B, Mr. Blake, Mr Foster, les coaches, ni Mike et Sue mes parents d'accueil. Et tous ceux que je ne peux citer.
Merci à tous de m'avoir soutenue, de m'avoir accueillie dans votre vie, dans votre cœur.
Merci à mes parents de m'avoir laissée partir.
Et d'être présents quand je vais revenir.

D.A.N.C.E. T.E.A.M.
Anaïs, Eugene, Oregon
Un an aux USA

Danse : cette année, j'ai beaucoup dansé, du hip hop, du moderne, du Jazz, du ballet…
Amitié : en intégrant la « Dance Team », je me suis fait beaucoup d'amis, et surtout ma meilleure amie : Maiyra. Une équipe est un bon moyen pour faire des rencontres. La « Dance Team », c'est encore mieux, car cela dure 8 mois.
Naissance : faire partie de la « Dance Team », c'est acquérir l'esprit d'équipe, c'est être fière de porter les couleurs du lycée. Je n'avais plus l'impression d'être une étudiante étrangère : je suis devenue une lycéenne américaine active.
Compétition : j'ai participé à de nombreuses compétitions de danse contre d'autres « High School ». Je suis même allée à Portland, pour une « State competitions », c'était très impressionnant. Une compétition c'est magique, très excitant, on y voit des choses étonnantes, comme les faux-cils et les maillots de danse obligatoires.
Étirements : au fil de la saison et à mesure que les compétitions approchaient, les entraînements sont devenus de plus en plus fréquents. J'ai pu progresser au niveau souplesse et j'en suis très contente. J'espère seulement ne pas la perdre en rentrant…
Ténacité : être membre d'une équipe ce n'est pas que du « fun ». Mais dans la mesure où, ici, l'école est assez facile, c'est un bon moyen de se donner à fond dans quelque chose. Ça me m'a pas dérangée tant que ça de me lever à 5 h du matin les semaines de compétitions.
Entraineur : Lisa, la « coach » de l'équipe est fantastique. Elle est plus qu'une prof, elle est devenue une amie, une confidente, sur qui je peux toujours compter.
Amusement : que ce soit en dansant, ou en organisant des soirées « pyjama », on s'amuse beaucoup avec la « Dance Team ». J'apprécie particulièrement les réunions en cercle avant une compétition, quand on se complimente les unes les autres et qu'on se donne une étoile à coller sur son coeur…
Mon meilleur souvenir : la saison s'achève, mais la « Dance Team » reste au centre de ma vie américaine et elle restera éternellement gravée dans mon coeur…
En souvenir de mon équipe, Maiyra, Bibiana, Jennifer, Belle, Nicky, Amber, Illya, Sarah, Danielle, Bailey, Jordan et Lindsey.

TO BREAK THE ROUTINE
Hector, Laguna Beach, California
Un an aux USA

I knew my way around, knew the people I could trust, and I knew where life was taking me. I really thought of myself as being independent. I think everyone feels grown up and independent as long as they are in their comfort zone. This is when an opportunity hit me. The American dream was about to come true. Today, it is already may and I received so much during this year that when I come back I want to share this with others. I can be proud to say I did it! I went to California and lived a life there. I know how to go on to the 405 and go to L.A. I know how to surf. I know the word « gnarly »* and use it, and I was here for the first Afro-American president elected. I also know that when I will return to France not much will have changed, and that I will have to find a new adventure to break the routine. Maybe try to go to an American university?
*Un mot à multiples usages, selon le contexte : « cool », pourri, zone… **

LA NASSE DU QUOTIDIEN
Marianne, Cabarita, New South Wales
Un an en Australie

D'une minute à l'autre votre humeur peut complètement basculer, tout peut se retourner, un rien peut vous rendre heureux, ou vous mettre par terre.
Vous admettrez qu'il est difficile dans ces conditions de choisir une tonalité à notre petite chronique.
Faire rêver les futurs étudiants ou faire peur aux parents, déjà si inquiets ?
Je voulais changer de vie. Complètement. Partir au bout du monde, changer de famille, d'école, de maison, d'habitudes. J'étais consciente des difficultés, mais je me sentais assez forte pour les supporter. Je me suis retrouvée dans une famille formidable, en banlieue de Sydney. Que demander de plus ? Tout le monde m'enviait. Je me rendais compte de la chance inouïe qui était la mienne. Mais rapidement, je me suis mise à envier ceux qui étaient placés en rase campagne, perdus au milieu des fermes. Pourquoi ? Parce que j'avais beau être au bout du monde, la tête en bas, dans un pays bien différent, avec d'autres valeurs, ma vie, au final, n'avait pas changé tant que ça : je prenais le bus, le train et je me retrouvais à Sydney, pour aller en cours. Sydney ou Paris : franchement, quelle différence ?
Alors, j'ai sérieusement songé à changer de famille, mais la peur d'avoir tout à recommencer une seconde fois m'a fait réfléchir plus longuement. D'autant que ma famille est plus que géniale.
Je suis maintenant intégrée dans mon milieu, dans mon école, dans ma vie australienne. Ce n'est pas simple tous les jours, et la vie n'est pas forcément celle que j'imaginais. Parfois le quotidien me pèse, parfois la vie est monotone. Mais elle l'est ici comme ailleurs. L'emplacement géographique ne signifie, somme toute, pas grand-chose. Et puis ces moments de lassitude sont éphémères, et un rien suffit à les effacer de ma mémoire.

ALLO MARIANNE…

- Bonjour, c'est PIE à l'appareil.
Le cœur qui bat, les mains moites. Je vais savoir
- Tu es placée dans une famille avec deux enfants — deux filles — dans la banlieue de Sydney.
- C'est merveilleux (traduire : « Tu as vraiment de la chance ma fille, tu aurais pu tomber en Tasmanie, dans le fin fond du bush, alors que là, tu vas pouvoir aller à Bondaï Beach tous les week-ends, faire bronzette, surfer, rencontrer des purs Australiens…).
- Il y a juste une petite chose. Ta famille d'accueil souhaite que tu ailles dans la même école que celle de leurs enfants : une école privée… une école de filles.
- Patatras. Je sentais bien que quelque chose allait clocher. Je tombe de ma chaise, fesse par terre : « École… privée… filles, privée, école… ». Ce n'est pas possible. Je ne survivrai pas.
Quatre mois plus tard, je suis heureuse de vous annoncer que je suis bel et bien vivante. Je ne vais pas à Bondaï Beach tous les week-ends, je ne me suis pas mise au surf, je ne connais pas tant d'Australiens que ça ; à l'école, il manque un peu de présence masculine, et les potins vont bon train (pas étonnant me direz-vous) ! Mais pour le reste tout va bien : je me suis bien intégrée, et tout ici est amusant. J'apprends à rire de toutes ces petites histoires sans importance que les filles partagent avec plaisir, en prenant la fâcheuse habitude de tout exagérer.

Extraits du discours d'adieu de Marianne à sa « High School » :
[…] My exchange is ending very soon, and this assembly is the last one I'll attend. I'm very glad to stand here today, to talk to all of you about my year in Australia, and especially at Meriden. […] Before leaving France, I was dreaming about my future life in Australia. I also had several nightmares, seeing myself staying at some places such as Alice Springs, the Victorian bush, or worse, Canberra. I felt very lucky to get a host family in Sydney. But, because there is a but... I had been told that I had to go to a PRIVATE GIRL SCHOOL. I didn't even know that this still existed! In France, I was attending a public co-ed school. Now, I had to leave my family and my friends, move to a unisex school, wear a uniform... (And a Hat) ! My family and friends found it hilarious, I was very scared. […] For my first few weeks, I had to get used to the school routine. Houses, assembles, chapels... Everything was new for me. I spent my first birthday away from my family, and was not homesick yet. I went to the yr 10 formal, which was also completely new for me. I loved it, and felt a bit like I was in an American TV show. […] The fourth term of school was for sure the hardest for me. Homesickness, feeling of depression, I wanted to go home. But luckily, the summer break came up very quickly. The first week of the holidays I went shopping in Melbourne with 10 year 12 girls... simply crazy. I was delighted, my parents more disappointed when they checked my expenses. I spent my first Christmas in summer, went away for two weeks in a beach house with my host family, (And had to put my head in the sand for some crazy art project...) tried surfing, and went out with some friends the rest of the time. […] The first term of year 11 was definitely the best

suite../... page 6

Envol
Mayliss, Spokane, Washington, USA

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE - Convocation et mandat

Cet avis tient lieu de convocation : à retourner à PIE, 39 rue Espariat, 13100 AIX EN PROVENCE

La prochaine "Assemblée Générale" (A.G.) de PIE se tiendra le **jeudi 3 décembre 2009**, à 18 h, au siège social de l'association, au 87 bis de la rue de Charenton, à PARIS 12E. **L'ordre du jour sera le suivant :** Approbation du compte-rendu de l'assemblée 2008 ● Rapport moral et financier de l'exercice clos le 31.10.08 ● Renouvellement du conseil ● Fixation de la cotisation annuelle ● Questions diverses

Je soussigné(e) : _____

absent(e) lors de l'assemblée générale,

donne pouvoir à : _____

Pour m'y représenter et participer à tout vote en mon nom.

Fait à : _____ **, le** _____

Signature, précédée de la mention « Bon pour pouvoir »

ÉCRIRE À TROIS QUATORZE

Participants, amis, parents... Le journal attend vos commentaires et vos impressions. Envoyez e-mails, lettres, photos, dessins à : trois.quatorze@piefrance.com

Trois Quatorze - Gratuit - n°49 - 9000 ex.
Images : *Xavier Bachelot, Hector Bachelot, José-Maria Gonzalez & les participants PIE*
Rédaction : *Xavier Bachelot et les participants aux programmes PIE*
Ont participé à la création de ce numéro : *Annie Bachelot, Bénédicte Déprez, Jose Maria Gonzalez, Andrée Hamonou,*

ABONNEMENT GRATUIT À « TROIS QUATORZE »

❒ Je désire recevoir le journal Trois quatorze.
Remplissez ce coupon et retournez-le à :
PIE / Calvin-Thomas : 39 rue Espariat, 13100 AIX EN PROVRENCE
ou envoyez un mail à : **trois.quatorze@piefrance.com**, en précisant vos coordonnées.

Nom & Prénom : .....

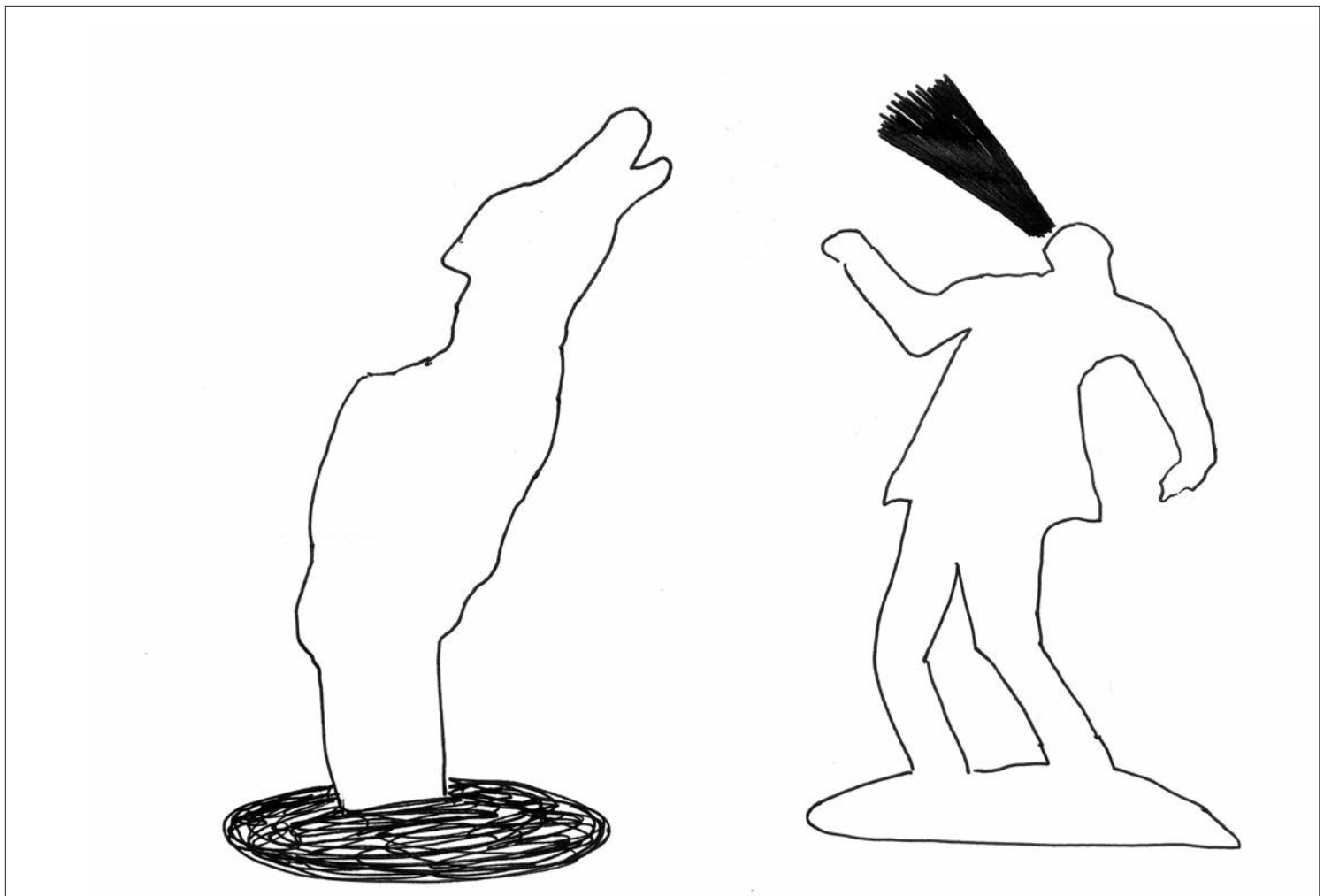
Adresse : .....

.....

.....

À savoir : les participants et les familles d'accueil sont automatiquement abonnés à Trois Quatorze. *Cet abonnement court pendant trois ans. Au delà-de ces trois années, ils doivent, s'ils veulent continuer à recevoir le journal, nous retourner le bulletin ci-joint (durée d'abonnement : trois ans - renouvelable).*

314_49_ok:Maquette 3.14 - N°41 19/05/09 12:29 Page4



Entre juillet et août prochain, ils seront près de cent-cinquante adolescents à partir vivre toute une année scolaire à l'étranger. Autant de départs autant de rêves... Des rêves sombres parfois, parfois légers, des rêves souvent chargés d'espoirs et de craintes, qui nous sont ici rapportés et/ou commentés par leurs auteurs.

Rêve
Illustration : Jose Maria Gonzalez

J'en ai rêvé

J'ai rêvé que ma famille d'accueil habitait dans un aéroport, et du coup, à mon arrivée, quand je me suis dirigée vers la sortie, ma famille d'accueil m'a arrêtée et m'a dit que c'est là que je passerai mon année.

Participants au programme d'une année scolaire à l'étranger

Afrique du Sud Allemagne, Argentine, Australie Chine, Corée du Sud, Japon, États-Unis, Mexique...

Promotion 2009
Pandas framboise

COMMUNICATION

Katiane (destination : USA) — Je rêve que je suis dans une file d'attente d'une boulangerie. Et je vois à l'extérieur de la file, ma meilleure amie qui me parle dans le langage des sourds. Elle m'a beaucoup énervée.

Martin (USA) — J'étais dans la rue. Un ami est accouru en pleurant. Il m'a dit qu'il allait mourir car il ne parlait pas coréen !

Florence (USA) — Je revenais de mon année aux États-Unis. Ma mère m'a demandé de lui raconter mon séjour, et j'avais tout oublié, et quand j'ai passé mon oral d'anglais, j'étais incapable de sortir un mot.

Perrine (USA) — Je suis aux États-Unis et les gens me parlent dans une langue bizarre... alors j'en frappe un que je n'aime pas.

Eloha (USA) — Je me retrouve aux US, je parle espagnol et personne ne me comprend.

Audren (USA) — On ne parle qu'en français, et je ne comprends rien.

Perrine (USA) — J'ai rêvé que je descendais une allée sur mon cheval et que je discutais avec lui.

Je me souviens avec précision que je me suis surprise à discuter tranquillement avec le cheval. Et en même temps, cela ne m'étonnait pas [...] L'allée est importante. C'était tranquille. On se promenait. [...] En quelle langue, je parlais ? aucune idée [...] Ce que l'on s'est dit : vraiment, je ne sais pas, mais je sais que l'on se parlait [...]
Non, je ne vois aucun rapport avec mon année [...]
Ah oui, l'idée de parvenir à s'exprimer dans un langage inconnu ? Oui pourquoi pas ?

PARTIR OU NE PAS PARTIR...

Élise (USA) — Aux résultats du bac, il n'y a pas mon nom sur les listes. Sans le bac, je ne partirai donc pas. Alors, c'est la panique.

Noémie (USA) — Je rêve que j'ai une famille d'accueil. Et puis je me réveille... sans famille. C'est horrible.

Maud (USA) — Je débarque dans une famille française, et on refuse de me parler anglais.

Justine (Japon) — Je suis dans une gare rouge. Dans le train, il y a un Japonais : c'est mon grand -père d'accueil. Pour me faire plaisir il me fait de la cuisine française. Tout à coup, je pête un plomb et j'exige qu'il me fasse des sushis.

Hélène (USA) — Mon lycée américain ressemble en tout point à mon lycée français, sauf qu'il y a des membres de ma famille française.

Céline (USA) — Je suis à l'aéroport, de retour des US. mes parents sont là. ils m'annoncent une mauvaise nouvelle... Mais je ne sais pas quelle est la mauvaise nouvelle.

Marie (USA) — J'arrive dans ma famille et je découvre que tout le monde parle le français. Je rentre dans le salon, et je vois ma copine. Il y a là tous les gens que je connais. On est tous tombés dans la même famille.

Mahaut (USA) — Ma « High School », ressemble en tout point à mon lycée français. Il y a les mêmes profs et les mêmes élèves. C'est horrible.

Justine (USA) — J'ai rêvé que ma famille d'accueil habitait dans un aéroport, et du coup, à mon arrivée, quand je me suis dirigée vers la sortie, ma famille d'accueil m'a arrêtée et m'a dit que c'est là que je passerai mon année.

Je suis bloquée, c'est clair... J'ai peut-être peur de ne pas avoir de famille [...] Oui, c'est vrai, j'ai vu le film "Terminal", mais il y a longtemps [...] Je dois préciser que leur maison était vraiment dans l'aéroport. Je faisais ma petite vie là-dedans pendant toute une semaine. Après, je ne sais pas, le rêve s'est coupé. [...] De ma maison dans l'aéroport, je voyais les gens passer [...] C'est vrai qu'il y a sous-jacente l'idée que je me balade entre l'envie de partir et celle de rester [...] Est-ce que j'aimerais vivre dans un aéroport : pas vraiment, non.. Mais s'il n'y a que cela comme possibilité de partir, je n'hésite pas... Je préfère ça à l'idée de ne pas partir !

IDENTITÉ — PERTE

Tiffany (USA) — Je rêve que je mange tellement de hamburgers que je ne peux plus rentrer dans ma robe de « Prom » !

Timothée (USA) — Je rêve que je dors avec d'autres moi !

Ken (USA) — Je me perds dans une forêt. Elle grande et profonde.

Justine (USA) — J'arrive en Amérique et je ne trouve jamais ma famille d'accueil. Jamais.

Edwige (USA) — J'arrive à l'aéroport, ma famille est super bof ! Alors je reprends l'avion et je me retrouve en Russie.

Vincent (USA) — Premier jour de « High school » : je me retrouve dans les couloirs sans pantalon.

Vincent (USA) — Je reviens de mon séjour et je ne connais plus personne.

Anna (USA) — À mon retour, tous mes amis ont 30 ans. Ils sont mariés et ils ont tous des enfants.

Andrea (USA) — Je suis perdue au milieu du néant. Ma famille habite sur l'Everest, et l'Everest est en Alaska. il neige tout le temps. Je ne peux plus aller à l'école. Dans ma famille — qui est d'ailleurs supercool — il y a Axelle, qui travaille à PIE.

Lucie (USA) — Je marche dans la rue, et je peux m'acheter tout ce que je veux. Tout à coup, je m'aperçois dans une vitrine. Je vois mon reflet mais ce n'est pas moi. C'est un autre corps totalement différent du mien. Panique.

La ville était énorme. Je faisais tout ce que je voulais... Et puis soudain, c'est moi et c'est pas moi que je vois dans la glace. En fait c'est moi, mais c'est pas mon corps. J'étais blonde, j'avais les cheveux courts [...] Ce mélange est bizarre c'est vrai : dans un premier temps, être très à l'aise, et, au final, ne pas se reconnaître [...] L'idée de se perdre, de disparaître [...] Oui, j'ai envie de changer, d'aller de l'avant, de bouger, mais c'est quand même un peu angoissant. Je veux et je veux pas.

Aurore (USA) — Je rêve qu'un de mes amis est mort.

Là, c'est les autres qui disparaissent. [...] On ne me reconnait plus. Mon monde n'est plus le mien. [...] L'ami du rêve c'est un mélange de tout le monde, de tous mes amis, garçons et filles [...] J'ai un groupe d'amis, on est très soudés... et il va se passer tellement de choses en un an. [...] J'ai peur du retour. J'ai peur qu'on m'oublie [...] Ça m'angoisse bien plus que le départ. [...] Il y a aussi autre chose en parrallèle... mais je ne veux pas en parler.

EXOTISME

Melchior (Canada) — J'ai bu cinq litres de sirop d'érable.

Anthéa (Japon) — Je suis en haut de la tour de Tokyo. Je peux voir le nord du Japon, et le sud et l'est et l'ouest. Au loin, je vois toutes les frontières.

EXPLOITS...

Antoine (USA) — Dans mon rêve, je chevauchais dans les grandes plaines, on chassait les bisons, puis on les mangait avec ma famille d'adoption !

Aymeric (USA) — Je suis au Madison Square Garden : je marque 3 points, à 5 minutes de la fin en finale du championnat de « High School »... et dans la foulée, je rejoins le Celtic de Paul Pierce.

Charlotte (USA) — Je deviens championne de rodéo.

STARS

Meg (USA) — J'ai rêvé que j'étais dans une tasse en porcelaine et que je voguais sur une rivière avec Juno (Ellen Page).

Robin (USA) — Je fais du ski avec Alex Turner, le leader des Arctic Monkeys. On fait 400 kilomètres. Mais Alex est pris dans une avalanche.

Thomas (USA) — Je suis camisolé dans une pièce sans porte ni fenêtre avec Céline Dion qui chante « Titanic », en boucle, et à la fin, je chante avec elle.

Raphaëlle (USA) — Je rencontre Gloria Gaynor et elle me dit : « I will survive. »

Julien (USA) — J'incarne Gollum, du Seigneur des anneaux.

Marion (USA) — J'ai rêvé qu'il m'arrivait exactement les mêmes choses qu'à Cendrillon !

Ugo (USA) — Je tombais dans la famille de Koby Briant (des Lakers).

PEURS

Antoine (USA) — Mon avion vole vers Kansas City, et il explose au-dessus de l'Atlantique. Ce rêve revient souvent.

Zoé (Australie) — À mon arrivée, mon avion s'écrase en Australie.

Laure (USA) — Ma famille d'accueil parle français et je n'arrive pas à les comprendre. Le fils aîné est un policier qui fait des cambriolages, enfermé dans sa chambre noire, au sous-sol. Et après, toute la famille m'en veut. Ils m'emmènent dans un bateau à voile dans une crique pour me jeter à l'eau et me noyer.

Nicolas (Australie) — Je me fais bouffer par un requin et mordre par un serpent.

Lena (USA) — Je joue Carrie dans le remake du film.

Marion (USA) — J'étais à Jurrassik Park. On était poursuivis par des dinosaures. J'ai refait le même rêve quelques temps plus tard. Comme je connaissais l'histoire, on a réussi à s'en sortir et à survivre.

Margot (USA) — Je me fais courser par un grizzli.

Kelly (USA) — Un ours attaque mon lycée.

L'ours passait et plein de gens criaient [...] Un rapport avec "Elephant"... peut-être... j'y avais pas pensé. Et c'est vrai que le film m'avait fait un peu peur. Mais je me dis que statistiquement j'ai quand même peu de chances [...] Et puis les ours c'est mignon aussi [...] Je me dis que je suis un peu folle [...]

FANTASMES

Jordan (USA) — Je sors avec une fille trop canon.

314_49_ok:Maquette 3.14 - N°41 19/05/09 12:29 Page5

Entretien. *La Nouvelle-Zélande, sa terre et son école, vues par un étudiant d'échange*

Fanny (USA) — Je vais au lycée. Il y a écrit French sur mon front. J'ai une longue cape bleu, blanc, rouge. Tout le monde danse autour de moi. C'est super agréable... et, là, le réveil sonne.
Benjamin (USA) — Je rencontre une jolie américaine, je me marie et je reste là-bas.
Nicolas (USA) — Je fais une attaque kamikaze sur Michelle Obama, avec un vélo ailé.
Céline (USA) — Je me retrouve dans le lycée des frères Scott et je tombe amoureuse de Lucas.
Marine (USA) — Je me fais kidnapper.
Mathilde (USA) — Je suis « Pompom girl » et je sors avec le Quaterback.
Marie (Australie) — Je danse avec un kangourou et je surfe avec de beaux australiens.
Benoît (USA) — Je me marie avec ma soeur d'accueil.
Maud (Corée) — Je me suis invitée sous le parapluie d'un inconnu.

On ne voyait rien, il faisait sombre, mais l'ambiance n'était pas sombre, pas noire, pas glauque. C'est juste qu'il pleuvait beaucoup... La mousson... [...] Je devine quelqu'un sous le parapluie, mais je ne le vois pas, il n'a pas de visage distinct [...] Je vais sous le parapluie. C'est moi qui m'invite [...] Certains me disent que le parapluie c'est ma maison d'accueil. [...] Oui c'est vrai, ça pourrait aussi être la Corée [...] L'inconnu c'est... l'inconnu... Et moi je me lance. Je ne suis pas timide, non.
[...] Une envie de rencontre ? [...] Sans doute, oui. [...] Un côté comédie musicale ? Peut-être aussi

PARENTS
Victor (USA) — Une fille de ma classe était enceinte d'un père inconnu. Elle a accouché le jour où tout le monde s'en est rendu compte. On l'a accompagnée chez sa tante. Elle est arrivée avec un bébé très moche. Tout le monde voulait le prendre dans ses bras. Moi, quand je l'ai pris, j'ai failli le faire tomber.
Faustine (USA) — Je tombais en pleine montagne dans une sorte d'auberge, chez un paysan. Mon père, qui n'avait pas voulu me laisser partir, se trouvait là aussi, avec moi. Plus tard, au lycée, j'ai demandé de l'aide pour ouvrir mon casier, et, quand on a réussi à l'ouvrir, j'ai trouvé ma mère qui dormait dedans.
Dans l'auberge où je vivais, il y avait souvent des avalanches (ils appelaient ça des anges de plomb) et on devait courir jusqu'en bas pour y échapper.

Ce n'est qu'un bout du rêve [...] Je me souviens aussi que c'était sombre. Ma mère était endormie dans le casier [...] Comme si elle m'avait suivie jusque-là. [...] Oui, elle était repliée de dos, un peu en position foetale. [...]
C'est sûr qu'il y a mes deux parents dans cette histoire. [...] Et c'est sûr que mes deux parents sont super stressés que je parte. Mon père surtout [...] Oui, je le vois bien m'accompagner le plus loin possible.
[...] L'ange et le plomb ? Je ne sais pas comment interpréter ça, mais il est certain que ce nom que l'on donnait aux avalanches ("les anges de plomb") m'a marquée. Je me rappelle qu'il fallait fuir, s'échapper.

MAIS AUSSI...
Etienne (USA) — Je tombe de cinq étages et je me brise une jambe. Je me souviens que ça pique un peu.
Claire (USA) — Toute ma famille française part avec moi, et on se retrouve tous dans ma famille d'accueil. On mange, dans une grande cuisine sans éclairage, du pain d'épices et des « Curly ». Je vais chercher le journal et quand je reviens, il y a des bougies allumées.
Etienne (Canada) — Je suis pousuivi par un américain obèse qui veut me faire manger ses pancakes. Je me réveille au moment où il me plaque par terre en me menaçant avec sa fourchette.

La veille, j'avais vu Zorro. Et le gros, — oui, le sergent Garcia, c'est ça — il m'a fait penser à un Canadien [...] Et la veille aussi, j'avais mangé des crêpes... [...] Crêpes... sirop d'érable... pancake... Canada... [...] Partir, c'est quand même manger beaucoup, non ? Partir, c'est dévorer non ? [...] C'est peut-être ça, mais c'est peut-être autre chose. Finalement, ce n'est qu'un rêve, non ? [...] Et il est drôle le gros dans Zorro, non ?

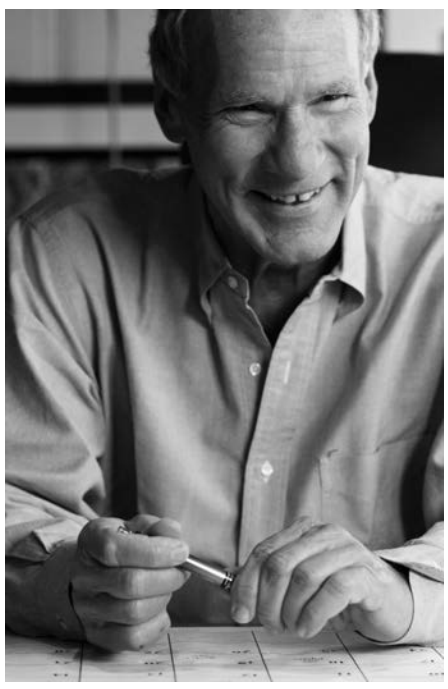
Tous en scène — Promo 2009, Les Pandas Framboise — Talent show, FIAP - Paris

Sa vie est un jeu... suite et fin

était fière de proposer un modèle auquel elle croyait. L'accueil bénévole s'est développé dans ce contexte. » Des possibilités se présentent, des choix judicieux sont pris. C'est un bon jeu, dans les mains d'un bon joueur.
Aujourd'hui, les temps sont devenus bien plus difficiles. Bill est beaucoup moins optimiste pour les années à venir : *« Ce contexte a disparu »*, dit-il ; et d'évoquer aussi, à mots couverts, les autres obstacles : les années Bush, la crise, une forme aigüe de protectionnisme qui provoque des blocages partout dans le monde et qui fait prendre au Département d'État Américain des décisions drastiques rendant les conditions d'accueil scolaire chaque jour un peu plus difficiles. Mais Bill ne baisse — et ne baissera — pas les bras. Le jeu est aussi un combat. Il sait qu'abandonner est irrémédiable. Il a conscience qu'il faut parfois tenir une place prise, même au prix de gros efforts, quand on juge la position vitale ou nécessaire. On sent que le programme scolaire d'une année est à la fois son bébé et le père de tous ses projets — celui qu'il a fait et celui qui l'a fait — et on comprend que sur ce programme il ne n'est pas disposé à lâcher quoi que ce soit. Alors, il cherchera d'autres idées, prendra sûrement d'autres virages, tentera d'autres coups. Et l'on en vient à espérer que pour le bien de tous et surtout des étudiants, ces options et ces paris s'avèreront gagnants.
Les succès professionnels de Bill sont aussi des succès humains. Il conçoit, à n'en pas douter, les vraies relations professionnelles — du moins les durables — en terme d'amitié. On le sent reconnaissant et fidèle, et absolument attaché à ces valeurs. Après tout, on joue mieux entre amis ! Bill aime le bon temps, le temps passé avec les proches, à causer, à manger, à refaire le monde. Il prend le temps de décrire la pièce dans laquelle il travaille et où tout a commencé, et parle de Susan, présente à ses côtés depuis les premiers jours. On pense alors à Proust qui prétend, à juste titre que renoncer à une heure de travail pour une heure de causerie, c'est sacrifier une réalité pour quelque chose qui n'existe pas, et l'on se dit qu'en choisissant de travailler avec ses amis et ses proches, Bill a fait des causeries son travail, de l'utile l'agréable, et qu'il a réussi ainsi à ne sacrifier ni l'un ni l'autre.
On quitte Bill alors qu'il s'apprête à rejoindre une réunion. On s'attarde encore un peu pour évoquer son prochain déplacement. On parle de voyages – il en fait tant — et de la nécessité de bouger et de voir le monde, histoire d'avancer et de rebondir : « Quand on a connu plusieurs endroits, dit-il, on ne peut plus se contenter d'un seul. » ; on parle de planning et d'organisation encore. Il nous explique comment il se prépare – valise, passeport, documents – et l'on devine chez lui un souci permanent du détail. Bill ne perd rien, n'oublie pas grand chose : on apprécie son sens certain de la précision. On parle de l'ordinaire, du quotidien fait de ces habitudes et de ces répétitions qui servent à se structurer et à se rassurer en même temps.
Demain Bill sera loin : à l'autre bout du monde. Il entamera en Nouvelle-Zélande une autre journée de vie et de labeur. On voudrait le plaindre, mais on n'y parvient pas, car en travaillant chaque jour à ce qu'il aime, il arrive à nous faire croire que jamais il ne travaille. En réalité, il ne fait que participer, le plus habilement possible — et, il faut bien le reconnaître, avec une certaine réussite — à ce grand jeu, prenant et surprenant, qu'on appelle la vie. ■

Bill Gustafson's portrait
(translation of page 8 by Alison Moore)

His life is a game



Bill Gustafson is the CEO of ASSE (International Student Exchange), the non-profit organization which has been in partnership with PIE (Program in International Education) for 25 years. Thanks to his work more than 5 000 young French people have been given the opportunity to spend a school year in the United States.

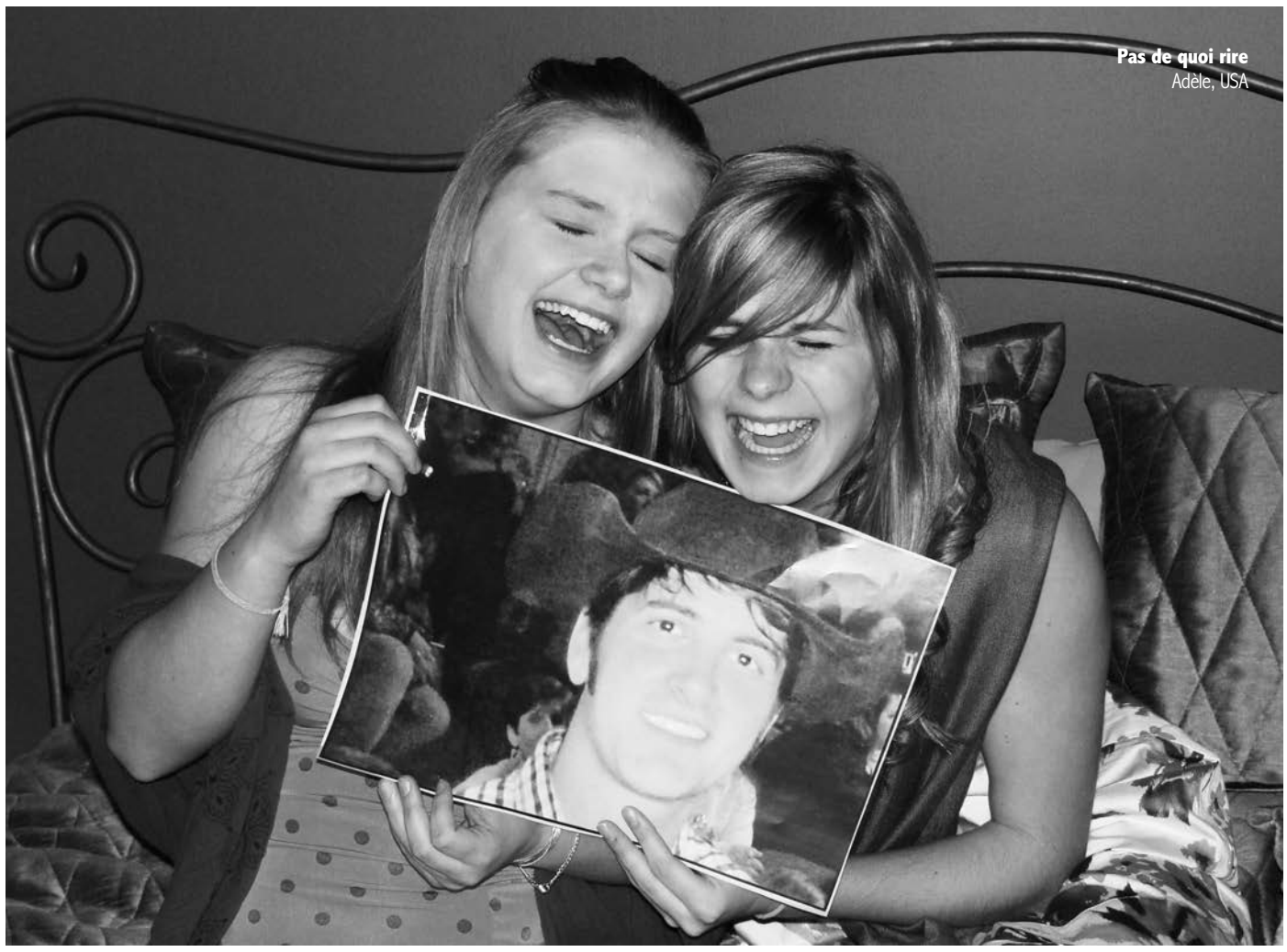
He gave an hour of his time to speak about himself and his business. He gets straight to the point: with Bill there is no beating about the bush. He delivers his CV like a reel unwinding. He speaks and it flows well. It has to be said that words come easily to him and he clearly has a gift for summarising succinctly.
His is an uncomplicated story, despite a path strewn with obstacles and pitfalls. Hearing him speak, we are given the reassuring impression that everything was there, programmed, almost written in advance. We quickly feel rather than understand, as Bill's development passes before our eyes, that he is a past master at organisation, that his first thought is to predict, prepare, plan. At the same time, however, it would appear that the problem of getting everything right is all the more acute for him. His heightened awareness of everything in life being also a matter of luck and that the ultimate goal is to be ready for the unexpected, for whatever happens. His motto could be summed up thus: "*Be as well prepared as possible and react to events*"; or rather *"Be prepared to react as well as possible to events as they unfold."* In short: tackle the world as it is.
Bill does not speak of his childhood – all we learn is that he was born and grew up in Chicago –, he glosses over his adolescence and only picks up his life story at the end of university. The essential thing, for him it seems, is his professional life. In order to follow his logic – a logic he himself is not exempt from– and in order to understand him better, the tendency as the interview proceeds is to consider the man in terms of a simple equation: (Bill's) life = work. When, a little later in our meeting, he cuts his story short with a maxim that expresses the incongruous idea that *"business is a game"*, we could be forgiven for adding to that basic equation the formula "work = a game". It follows on then, by a simple association of ideas, that for Bill life is quite simply a game.
"Yes, he repeats, business is a game. I shouldn't say it but that really is the conclusion I've come to." He is well aware that, by assimilating the two terms, he is turning business – and therefore money – into pleasure. He accepts this is not very politically correct but he also knows that by reasoning in this way he is able to resolve one of life's great contradictions. For Bill, like every other human being – or rather every thinking being who has not yet achieved absolute wisdom – is a worrier. As such he knows that to avoid being overwhelmed by the absurdity of life and the tyranny of time, the only two escape routes are Work and Pleasure. So, rather than opposing the two, he has chosen to equate them. In making Work a pleasure, Pleasure, instead of wearing him down and destroying him, builds him up; and Work, instead of boring him, entertains him. Similarly, because he was quick to realise that laziness and indiscipline also take their toll, he decided early on that, if limitations were unavoidable, it was better to opt for work and discipline, which at the end of the day always prove to be more profitable and gratifying than their counterparts.
The game for Bill began at just over 20 years when he was called up and *"hardly eager to go to Vietnam"*, he chose instead to do three years in an educational and social project — the Cabrini-Green housing projects — in the heart of one of the most difficult neighborhoods in Chicago.
He had just completed his studies. It would seem that from his time in Tucson-Arizona University only one thing stayed with him: *"School, he says, gave me useful tools."* Thanks to his experience in marketing, business, administration, statistics and communication he was au fait with the rules and well able *"to determine what was at stake."* But now it was time to get involved, that is *"to get involved in the game"*, as *"we only fully understand once we are on the pitch and in the game"*.
At first it was hard-going: in Chicago the pitch is a minefield and the game is particularly tough: *"I found myself a teacher in a school in probably the most violent and dangerous black neighbourhood in Chicago: students with weapons, knives and guns, insults, actual attacks. The first day, for example, one of his students set the building on fire."* Dicey situation to say the least: *"I saw a young female teacher arrive, beautiful blonde hair, talking about loving poor children who had grown up in difficult circumstances. That teacher was totally destroyed. The* 'poor children' *covered her hair with bubble gum and she had no alternative but to have it all cut off. Conversely, a really burly guy, a former Bears football player, recruited by the school for his impressive build, tried impressing with muscle and physical force. He had a lovely brand-new Corvette. One day, the students totally stripped it."* It was a steep learning curve for Bill but in his own words it was *"fascinating, fun even."*
Bill comments, controls, commands. On one hand, he never gave up: *"If a student insulted me, I'd grab their arm and pinch them very hard. I'd squeeze harder and harder until they apologized. If they were looking for a fight– that was what they were used to – I could go pretty far."* On the other hand, *"I would compliment them when they deserved it, keep them busy, take them to the pool or to sports events..."* He sums it up like this: *"I had to learn how to be hard and yet nice, firm and yet fair."* After three years, boosted by his experience, Bill was offered a job in schoolbook publishing. He headed west to California. There he found his playing field of choice. Over the years he was to settle in Laguna Beach, a town he now only leaves for his many professional trips around the world. He likes the climate, the surroundings, the way of life. Whatever proposals come his way, he will not forego this framework. A good player, as we know, has his habits: he likes to sit at his usual table in his usual place.
In 1972, Bill took in a young Belgian student for the summer. He was hooked. He enjoyed and was intrigued by the experience. A man with no interest in early childhood was suddenly fascinated by exchange programs offering teenagers the chance to mature into adults in an environment combining self-discovery and wider discovery of the world. Bill did not know it yet but he had found the activity, the business – and therefore the game – that would bring him success as a businessman. He started out one summer, then another and another, working for the same organisation that had sent him the student. The summer job – alongside his publishing work– became a full-time job. To begin with he taught the programme, rapidly became the local coordinator, then South California coordinator, then the coordinator for Western America. The adventure was interrupted for a time when he was asked to go to the East Coast to head up their North American programme. Bill refused, for the reasons we know. After a break of a year, when he took the opportunity to work in his father's oil company – *"He was always asking when I was going to get a real job!"*– Bill was contacted by ASSE, an organisation created under the aegis of the Swedish government to develop programmes for the school year.
It was within this organisation, a sector he knew and liked, that he was to develop his own business. He knew the rules, had experience of the game, was on home ground. All that remained was to develop a strategy and put appropriate measures in place. *"In the beginning, even if I was convinced of the benefits of a year-long programme,"* he admits frankly, *"I hadn't much belief in its future."* But, being observant, he sees things as they are and could grasp opportunities. *"You have to know, he acknowledges, when to press ahead in one particular direction, whether you believe in it or not. You also have to know"*, he admits later on *"when to stop* 'flogging a dead horse.' "
The business was to prosper and develop on its own account and to the benefit of all concerned with it, associates, partners, especially all the participants from France and elsewhere, whose trips were made possible by ASSE's know-how. Initially it was slow to get going, but soon ASSE had 2 000 students per year and at its peak nearly 3 000. So many fascinating experiences. Bill describes one golden era: *"The America of the 70s and 80s, even the beginning of the 90s, was caught up in the Cold War and was proud to showcase a model it believed in. Hosting students free of charge developed in this setting."* Possibilities arose, wise decisions were taken. It was a good game in the hands of a good player.
Today times have become much more difficult. Bill is much less optimistic about the future: *"That setting has gone"* he says, implicitly alluding to other obstacles: the Bush years, the financial crisis, an acute form of protectionism which blocked channels across the globe and forced the American State Department to take drastic decisions, complicating school hosting conditions a little more each day. But Bill did not – and never will – throw in the towel. The game is also a battleground. He knows that if you give up there is no way back. He is aware that sometimes you have to stand your ground, even at great cost, when it is deemed vital or necessary. You get the feeling that the school programme is his brainchild and at the same time the father of all his projects – he has begotten it and it has begotten him – and it is clear that where the programme is concerned he is not prepared to give anything up. So he will look for new ideas, certainly take new turnings, try out new things and for everyone's sake, but especially for the students, we hope that he makes the right choices.
Bill's professional successes are also human successes. He undoubtedly sees genuine professional relationships – at least lasting ones – in terms of friendship. He comes across as grateful, loyal and absolutely dedicated to his values. After all, it is better playing with friends! Bill likes good times, time spent with those closest to him, chatting, eating and setting the world to rights. He takes time to describe the room he works from, the place it all began, and talks about Susan who has been by his side since the early days. We are reminded of Proust who rightly claimed that giving up an hour's work for an hour's conversation with a friend is sacrificing reality for unreality. But in choosing to work with his friends and family, Bill has made talk his work and business his pleasure and in so doing he sacrifices neither.
I took my leave of Bill as he was about to go to a meeting. We linger a little longer to discuss his next trip. We talk of travel – he travels a lot – and the need to get about and see the world, to move forward and branch out. *"When you have been to so many places"* he says *"you can no longer settle for just one"*; and we are back to planning and organisation once more. He explains how he gets ready – suitcase, passport, documents – and reveals an eye for detail. Bill never loses things and rarely forgets anything: he has a noteworthy sense of precision. We talk about daily life and those habits and repetitions that provide both structure and reassurance.
Tomorrow Bill will be far away: on the other side of the world. In New Zealand, he will start a new day and a new day's work. We cannot feel sorry for him for he has made us believe he never actually works, because each day he is only doing what he loves. In fact, what he is really doing is taking part most cleverly and, it has to be said, most successfully, in this great game, this spellbinding, surprising game called Life.

314_49_ok:Maquette 3.14 - N°41 19/05/09 12:29 Page6

Correspondance. *Courrier des participants et des parents*

Impressions, suite...

all round. I was integrated in the year group, absolutely loved all of my subjects and made my friendships stronger everyday. I was used to the Australian slang, some people mentioned that I was starting to have an Aussie accent, and I was (and still) addicted to Tim Tams. But why am I standing in front of you today ? I don't really want to share every moment of my year with you, because every exchange is unique and incomparable. I only wish to give you envy to do the same thing as I did. I am conscious that it is a frightening decision to make, and that life is not easy everyday.
[…] It is hard to live away from home and all your habits, its hard to get used to a different family, a different school, a different country. But this year made me growing up so much; and the ability to talk two languages became in spite of everything only a small part of all what I experienced the past 10 months.
[…] Last, but not least, I want to dedicate a huge thank you to all the girls in year 11. You are all amazing people, and I'll always remember these moments spent with you. Either the formal, the year 10 camp, the carnivals, or the normal days of school, You have always been by my side. I realize that you are now all part of my life, and I will always be grateful for what you did for me, from the beginning to the end. So whatever everyone says about you, I am convinced that you are the most human, friendly and crazy girls I've ever met. […] Thank you all, my year at Meriden is one of the most amazing challenge I've ever been through, and it has been enjoyable because of all of the Meriden community.



Pas de quoi rire
Adèle, USA

HALF AND HALF
Alexandra, Elk river, Minnesota
Une année aux USA

C'est une histoire de verre à moitié plein ou à moitié vide… J'ai fait la moitié du chemin. Et je me suis assez bien adaptée à la vie polaire du Minnesota : la luge, le « tubbing », le patin, le hockey. Au lycée je m'éclate. Il y a tant de choses à faire : théâtre « Cheerleading » — je crie : « Go Elks » — avec mon accent français. J'aime les gens ici, j'aime la neige qui tombe à gros flocons, j'aime embêter ma petite sœur d'accueil et en rire avec ma grande sœur. J'aime aller au lycée tous les jours et retrouver ma « Cheerleader Team », j'aime même mon « locker » — parce qu'un jour il a bien voulu s'ouvrir !
J'aime ma vie au Minnesota, mais je vois ce satané verre qui se vide. Dire qu'il n'en reste que la moitié !
J'ai bien l'intention de le finir petit à petit et d'en savourer chaque gorgée.

SOURIRE ET S'ADAPTER
Zoé, Strathclair, Manitoba
Un an au Canada

Être un étudiant d'échange, ce n'est décidément pas facile tous les jours.
Il y a moins d'une semaine, j'ai changé de famille d'accueil. Mes anciens hôtes n'avaient pas bien compris le sens du mot « accueillir ». J'ai beaucoup pris sur moi, mais jusqu'à un certain point. Je me suis posée beaucoup de questions sur moi-même. C'est ma correspondante locale qui a pris la décision, voyant que ça n'allait pas. Et maintenant tout va mieux. Les plaines canadiennes où j'ai atterri sont situées au milieu de nulle part. Je vis dans une ferme en plein coeur de ces plaines. Où que l'on aille, il faut conduire, conduire, conduire encore. Mon école va de la maternelle à la dernière année de « High School ». Nous sommes 150 élèves au total. En Grade « 12 » (la dernière année de lycée), nous sommes vingt-sept, ce qui est beaucoup, si on compare au nombre d'élèves dans les autres niveaux. Un des inconvénients majeurs ici c'est que tout le monde connait tout le monde, et ce depuis très longtemps (parfois depuis la naissance). Alors, il est parfois difficile de vous intégrer. Vous sentez quand même que vous venez d'ailleurs, et que votre culture est bien différente. Il n'y a pas de solution miracle — ou du moins, je ne l'ai pas encore trouvée. Je n'ai trouvé qu'un truc : sourire, essayer d'engager la discussion et sourire encore. Ce n'est pas toujours facile. Parfois on n'y arrive pas, parfois on n'y pense pas, parfois on n'a pas envie… mais généralement, ce simple effort plait aux autres.

Lunchtime
Amandine
Waterford, Wisconsin, USA

QUAND LE SOLEIL EST LOIN ON EN VOIT SA GRANDEUR
Arthur, Clawson, Michigan
Une année aux USA

On m'avait prévenu, mais je n'y croyais pas. La France allait me manquer, des tas de petites choses — que je n'appréciais pas forcément avant — allaient me manquer. Mais c'est vrai. Tout ceux qui m'avaient prévenu avaient raison. Aujourd'hui, je n'ai plus peur de dire que j'aime la France, la ville d'où je viens, Paris, et la banlieue où je vis.

COURAGE ET FIERTÉ
Sabrina / Une année aux USA en 1996

En lisant certains récits de participants, je me suis rappelé de ma prof de journalisme aux États-Unis. Elle n'avait jamais eu le moindre mot agréable envers moi, jusqu'au jour où elle a suggéré que l'on rédige quelque chose pour la page « Arts » du journal de l'école. Boostée par une amie, j'ai alors proposé un poème que j'avais écrit en cours de littérature. Quand cette prof a pris connaissance de mon texte, elle a été bluffée : « C'est dingue, a-t-elle dit à toute la classe, le meilleur poème que l'on ait jamais publié est écrit par une étrangère. » Je me souviens que ça m'avait réchauffé le cœur.
Voilà j'y pense aujourd'hui, car je me suis mise à l'écriture d'une histoire. Il faut dire que j'ai pas mal de temps pour moi (car je suis hémiplégique et donc limitée dans mes déplacements). A part ça, j'ai repris la fac, pour passer une licence d'anglais. Pas évident, mais je m'accroche.

NOTRE CHER IDAHO
Lisa, Centralia, Washington
Une année aux USA

Je venais de quitter l'Idaho, où j'avais passé un mois. Nous étions 5 français, avec des Tchèques, Japonais, Coréens, Chinois... Tout s'était très bien passé. Ma famille d'accueil était adorable. Je me souviens que pendant ce stage, nous les petits français râleurs, on ne demandait qu'une chose, c'était de nous lancer dans notre vraie vie américaine.
Personne ne se voyait rester dans l'Idaho. Quand, à la fin du mois, nous sommes partis, nous avons eu l'impression que c'était le vrai départ, le vrai commencement. J'étais prête à tout oublier de l'Idaho, pour redécouvrir les USA, comme si c'était la toute première fois. J'ai été accueillie chez une grand-mère très gentille, Jeannette, et chez son fils de 55 ans — qui m'a gentiment ignorée, dès le premier jour. Le choc a vraiment été dur. De petites choses se sont accumulées qui ont fait que j'ai demandé à changer de famille. Jeannette m'a dit qu'elle comprenait ma décision et elle a toujours été adorable avec moi. Ma déléguée a compris aussi. J'ai attendu un mois avant que l'on me trouve une nouvelle famille, puis le changement s'est fait…
Mais ça n'a pas été le soulagement espéré ! J'étais encore un peu bousculée par tous ces changements, et je n'ai pas trouvé en cette nouvelle famille le moindre réconfort ni le moindre signe d'affection. J'ai eu dès le début quelques problèmes avec la mère.
Ma correspondante m'a demandé de faire des efforts, avec eux. J'en ai fait et j'en fais encore. Mais c'est dur, car mes sourires n'ont pas de retour : ces gens sont très froids avec moi.
Parfois je déprime un peu, car au lycée il y a une étudiante d'échange du Japon, Nanami, qui vit dans une famille souriante et gentille, dans une maison propre. Sa famille, d'après moi, est une « host family » idéale.
Alors j'essaie d'être positive : je ne veux pas passer pour quelqu'un qui ne se satisfait de rien, surtout après ce changement de famille. Mais c'est dur. Vraiment très dur.
Alors moi, je repense à l'Idaho à cette famille si gentille, à ma petite vie chez cette grand-mère, Jeannette. Heureusement, il y a ma famille française, et bien sûr mes amis. C'est dur, mais je suis en Amérique. Et puis de toute façon je suis trop fière, pour rentrer en France. Alors vive le rêve américain, et puis zut !
P.S. : pour info, nous, petits d'Idaho, à un moment ou à un autre, nous avons tous regretté notre état d'origine !

VIVRE OU SURVIVRE
Vanda, Eustis, Nebraska
Un an aux USA

J'ai eu peur, un peu. J'ai pleuré, parfois. J'ai ri souvent. J'ai vécu tout le temps.
La fin du chemin se profile. Je ferme les yeux et j'imagine mon retour. Je les vois tous qui m'attendent à l'aéroport ; je les sens qui me serrent fort ; leur bonheur envahit mes rêves : il devient mien.
Et pourtant, quitter tout ça me fend le cœur. Quand j'arriverai en France, il y aura ceux qui comprendront ma douleur, ceux qui feront semblant de comprendre et ceux qui ne comprendront pas — ceux là sont les pires — Mais je ne leur voudrai pas, car, après tout, ils n'auront jamais eu la chance de voir et de connaître ce que j'ai connu et vu : les champs de maïs caressés par un soleil rouge orangé, les moulins à vent dessinant des ombres noires dans un ciel trop rouge, les tournesols au garde-à-vous, les chiens de prairies envahissant les champs, au grand dam des fermiers, et les étoiles… surtout les étoiles. Tout ça fait partie de moi maintenant, tout ça m'appartient pour toujours.
Je ne pensais pas, moi, la Parisienne, vivre au milieu des vaches. Cela me paraissait impossible. Et pourtant j'ai survécu. Que dis-je : j'ai vécu. Je suis tombée amoureuse du Nebraska.
Comment expliquer cela aux miens ? Comment faire vivre ce que j'ai vécu à travers de banales photographies. C'est frustrant de ne pouvoir partager tout ça : les longues balades dans la voiture de Cecilia avec les fenêtres baissées, le vent qui souffle dans nos cheveux et la radio à fond. Et moi qui mange une glace au drugstore, en rêvant, en m'échappant dans une peinture de Norman Rockwell.
Avril est venu vite. Je dresse le bilan : j'ai appris à parler anglais… et j'ai appris mille fois plus que ça : j'ai appris un pays, et j'en ai tant appris sur moi ; j'ai survécu un an loin de ce qui m'était connu et cher. J'ai été métamorphosée par cette expérience. Au fond, je ne suis plus une gamine.
Aujourd'hui, je ne suis plus Française, et pour autant je ne suis pas Américaine. Je suis juste humaine. Profondément humaine. Et c'est bien suffisant.

LA CHOSE LA PLUS DURE
Maylis, Spokane, Washington
Un an aux USA

Au début, je me dis : « Comment peuvent-ils vivre si différemment de nous ? » Je pense même qu'ils sont un

314_49_ok:Maquette 3.14 - N°41 19/05/09 12:29 Page7

peu fous. Et les mois passent.
Neuf mois c'est long. Vous en rencontrez des inconnus, des gens bizarres — bizarres aux yeux d'une adolescente française — mais peu à peu ces gens deviennent vos amis. En neuf mois vous en découvrez et vous en comprenez des choses.
Mes amis français m'appellent souvent. Je m'aperçois que quand je leur raconte mes histoires, ils me méprisent : quand je leur parle de l'achat d'une robe pour le bal de « Prom », ou des trajets au magasin en pyjama, ils se moquent de moi ! Ils trouvent que j'agis bizarrement. Ils me disent : « Dis-nous que t'as envie de rentrer. » ; « Dis-nous que t'en as marre des Ricains. » ; « Et t'as pas trop grossi, j'espère… ».
Si par malheur un mot anglais m'échappe, ils disent que « je me la pète ». Alors j'ai envie de raccrocher.
La chose la plus dure, après neuf mois ici, neuf mois sans avoir vu mes proches. Ce sera bien de les retrouver !

MY WAY
Flore, Corona California & Moscou « 2 x 6 » USA-Russie

Afin de rendre au mieux compte de la réalité, j'ai conservé les noms exacts des protagonistes et j'ai rendu compte des événements tels qu'ils se sont réellement produits.
5 h 30. Fin d'une belle journée ensoleillée sur Corona. Comme d'habitude. Marty vient de rentrer du bureau ; il a garé sa petite BMW-sport dans le garage en pressant comme d'habitude sur le petit bouton de la télécommande de la porte automatique, saluant au passage les voisins qui, comme lui, rentrent du travail. Tout le monde se connait, ici, le voisinage est comme une grande famille. C'est l'heure du dîner : après le Benedicite, on engage la conversation, on rit, on parle de tout et de rien. Comme d'habitude. Mary Lou se félicite d'avoir choisi un dessert — un pudding — qui fasse 100 calories de moins que le mien — un yoplait. Le téléphone sonne. Les voisins nous informent que le courrier de toute la rue a été volé. C'est bon, c'est parti : Mary Lou s'enflamme comme si c'était l'apocalypse — comme d'habitude — : « Je suis sûre que c'est le fils des voisins. Il les enchaîne, le sale gosse ! »
9 h 30. Marty et moi finissons notre 4ème partie de billard, avec la musique à fond ! Mary Lou est à sa réunion de « tip ». Elle aime bien tout ce qui est judiciaire. Mais attention, ça ne rigole pas : de « vraies » histoires — elle est bénévole pour tout ce qui touche à la violence conjugale ou au suicide. Ça lui plait. J'ai vraiment progressé au billard. On descend dans le salon, Mary Lou rentre et, une minute plus tard, d'un seul coup Marty se met à se tordre de douleur. Ça vient du cœur ! Mary Lou panique : il a déjà eu des problèmes cardiaques qui lui ont valu quelques séjours à l'hôpital. Je commence un peu à stresser, moi aussi. L'ambulance arrive en quelques minutes, tout va très vite. Il y a là une dizaine d'hommes qui lui rentrent des tuyaux, lui posent des questions, le mettent sous respiration artificielle, puis l'emmènent. Je reste à la maison. Judy, la voisine d'en face, débarque pour voir si tout est OK. Horreur ! Mais qu'est-ce qu'elle a ? Son visage est tout marron et tout bizarre, je la reconnais à peine. « Ne t'inquiète pas, me dit-elle, je viens juste de faire un peu de chirurgie ! »
6 h 00 du matin. Je descends prendre mon petit-déjeuner. Mary Lou et Marty sont rentrés pendant la nuit. Tout va bien, ce n'était pas une attaque, simplement une grosse crampe. Et moi qui ai stressé toute la nuit ! Mary Lou vient prendre son petit-déj avec nous. Et c'est parti : « T'as vu Judy ?! No wonder why she looks so young in her sixties ! » Elle me raconte comment toutes ses copines ont recours à la chirurgie esthétique, elle m'apprend qu'elles payent jusqu'à 60 000 $ pour un face-lift et que tout le monde fait comme ça en Southern California. Elle me dit qu'elle doit être est « la seule dans tout Corona à ne rien faire. » Et bientôt je me retrouve là, à convaincre ma mère d'accueil que : « Non, [elle] ne deviendra pas un monstre tout frippé »... Quinze minutes plus tard, Kimberly, la jolie voisine d'à côté, — fausse blonde à la poitrine bien rebondie, la quarantaine, trois jolies petites filles blondes, — Kimberly donc — qui sourit tout le temps et qui se balade dans son 4 x 4 noir, archi surélevé — vient voir si tout va bien. En refermant la porte, Mary Lou me dit en chuchotant : « Elle aussi, elle a fait un bon tour à la clinique, l'année dernière ! »
Voilà quelques petits moments californiens bien clichés... Mais pas d'inquiétudes, ce n'est pas comme ça tous les jours !
Trois mois après, je file en Russie. Et là, j'ai l'impression de revivre la guerre froide. Je passe, d'un coup d'un seul, des bleus aux rouges, des States à la Russie, du Sud de la Californie aux quartiers périphériques de Moscou, de + 35°C à – 15°C, d'une copie conforme de Wisteria Lane (et de ses habitants !) au treizième étage d'un immeuble que l'on qualifierait aisément de HLM, de « Starbucks » à « Soupe de coeurs de poulets avec bâtonnets de graisse de porc », d'une école de 4200 élèves à une de 300, de première de la classe à dernière de la classe, du « Homecoming » au « Lac des Cygnes », des innocentes courses de Cross Country en « Physical Education » au tir à la carabine, du pays le plus réglementé de toute la planète au plus bordélique et corrompu qui soit... Wow ! On appelle ça le choc culturel. En tant que représentante du camp de la neutralité et supporter de l'ouverture, il m'a fallu combattre d'un côté et de l'autre les préjugés (que voulez-vous, la réalité c'est que les Américains ne sont pas tous des écervelés, et que les Russes ne mangent pas tous du pain sec et de la vodka — quoique… !)... Pour autant, je n'ai eu à faire face à aucun conflit majeur ou affrontement réel (si c'est une guerre, c'est donc bien d'une guerre froide dont il s'agit !).
Dans les deux cas — ça doit être ça la mondialisation —, j'ai rencontré des gens plus cool et géniaux les uns que les autres ; j'ai, chaque matin, sauté du lit sans me faire prier, je ne me suis pas ennuyée une seule seconde. Je me suis bien accrochée. Il faut dire que j'étais bien préparée à accepter la nouveauté, et surtout archi-motivée. Tout s'est donc passé « comme sur des roulettes » !
Alors, avis à ceux qui prendront la suite des invincibles « poulpes noirs » (NDLR – promo Pie 2008) et à tous les autres : n'écoutez pas tous les vieux qui vous parlent de choc psychologique et tout le tralala : si vous en avez la possibilité, faites 2 x 6 !

UN ALLER SANS RETOUR
Cyrielle, Lexington Park un an aux USA

Mon année s'approche de la fin. Plus que quatre semaines avant la fin de mon séjour. Dans ma tête, c'est difficile à accepter, je doute que je puisse tout quitter sans difficultés. J'appréhende d'avantage mon « départ » des États-Unis que mon départ de France. Cette fois, il n'y a pas de ticket retour. Il restera les souvenirs et les bénéfices que cette année m'a apportés, mais bordel, qu'est-ce que ma famille d'accueil, mes amis et les Etats-Unis vont me manquer ! Je n'ai aucun regret, je suis fière et heureuse d'avoir une nouvelle famille, d'avoir des amis géniaux, d'avoir vu ce pays — on m'a souvent dit que j'avais d'avantage visité les Etats-Unis que la majorité des Américains ! J'ai vu des merveilles, tel le Grand Canyon, et je suis tombée amoureuse de Las Vegas. Je reviens aussi avec un beau bagage en poche : l'anglais. Mon retour va m'apporter quelque chose de nouveau et je sais que les retrouvailles seront enrichissantes. Je suis bel et bien décidée à voyager : je ne peux plus tenir en place. Dans un peu moins d'un mois, il sera temps de faire mes « Au revoir ». Je dois tout d'abord remercier ma famille Française qui m'a permis de partir et de vivre cette expérience unique, remercier mes amis de leur soutien et de leur présence, remercier PIE d'offrir chaque année l'opportunité à des jeunes de vivre une année à l'étranger. Mon plus grand merci revient à ma famille d'accueil, à mes amis et à l'Amérique, pour tout ce que j'ai vécu et pour tout ce qu'on a créé, tous ensemble !

RENTRER À RECULONS
Aude / Un an en Chine en 2001

Juin 2002 : je quitte à reculons l'aéroport de Shenyang ; je ne peux me résoudre à l'idée que cette année se termine, ni à celle de laisser derrière moi ces deux personnes qui m'ont tant donné durant ces quelques mois. Ce bout de ma vie… Avant de se lancer dans cette aventure, on n'imagine pas à quel point, finalement, il est facile de se sentir si bien si loin, de créer des liens si forts avec des étrangers, si différents de soi. Et pourtant ! Les larmes ont coulé longtemps sur mes joues, j'ai regardé la silhouette de mes parents chinois et je l'ai vue lentement rétrécir, pour finalement n'être pluqu'un petit int comme un point final à mon adolescence heureuse.
Novembre 2008 : me revoilà à l'aéroport de Shenyang. Je suis régulièrement venue rendre visite à mes parents chinois, depuis la fin de mon année en 2002. Mais cette dernière visite aura été la plus riche en changements : nouvel appartement, nouveau quartier, des travaux plein la ville. Je ne reconnais plus rien ! Cependant, j'ai retrouvé dans ce nouveau logement la même atmosphère chaleureuse que dans le précédent. Les plats de ma mère d'accueil sont toujours délicieux et les conversations avec mon père d'accueil toujours animées.
Je n'ai revu aucun ami du lycée — avec qui, au final, je n'ai pas gardé contact très longtemps. Mes souvenirs, en tant que lycéenne chinoise, n'en sont peut-être que plus forts. Cette année passée ici, il y a plus de 6 ans maintenant, m'a beaucoup changée. Depuis mon retour, savoir qu'une porte me sera toujours ouverte à l'autre bout du monde me rend heureuse, m'aide à me sentir un peu « spéciale », et à me mettre du baume au cœur quand les idées sont noires.
Je quitte toujours à reculons l'aéroport de Shenyang. Au moment de passer la porte d'embarquement, je ne parviens pas à retenir mes larmes. J'ai tenté pourtant de les refouler vaillamment. Mais je n'arriverai jamais à partir d'ici sans pleurs. Et pourtant, je reviendrai, je le sais…

MON PETIT RAYON DE SOLEIL
Grand mère de Claire, Indiana, USA

C'est ainsi que j'appelle notre petite fille, Claire, qui illumone notre vieillesse. Elle est éprise d'inconnu et d'évasion. Ces deux mots se combinent et donne naissance à une idée géniale : partir aux USA. Maman approuve de suite, Papa est plus réticent ; mais comment résister au plaidoyer d'une Claire décidée et volontaire !
Le 24 juillet 2008, elle s'envole pour l'Indiana. L'accueil si chaleureux de sa « Host mother » et de sa famille enlève la petite boule d'appréhension pour faire place à l'enthousiasme. Tout lui paraît immense : la ferme, l'étang — un vrai lac, les voitures, le lycée...
Des contacts amicaux se nouent très rapidement avec un Mexicain, une Slovaque, une Japonaise. Elle se baigne avec bonheur dans ce mélange. Quelle ouverture d'esprit pour une ado. Sa famille d'accueil la chouchoute au point qu'elle avoue à ses parents : « Je ne m'ennuie presque pas de vous. » N'est-ce pas adorable ?
« Mon petit rayon de soleil » se transforme.
Une adolescent est partie ; une jeune fille reviendra.
J'en suis très fière.

LES ÉCRIVAINS PARLENT DU VOYAGE...

Les voyageurs n'ont ordinairement pour observer que les lunettes qu'ils ont apportées de leur pays et négligent entièrement le soin d'en faire retailler les verres dans les pays où ils vont. Jean Potocki, Le manuscrit trouvé à Saragosse

Le voyager me semble un exercice profitable. L'âme y a une continuelle excitation à remarquer les choses inconnues et nouvelles ; et je ne sache point de meilleure école […] à former la vie que de lui proposer incessamment la diversité de tant d'autres vies, fantaisies et usances. Montaigne, Les essais, De la vanité

Naturellement, les voyages autour du monde ne sont pas aussi agréables qu'ils le paraissent. C'est seulement quand vous avez fui toute cette horreur et toute cette chaleur que vous en oubliez les désagréments et que vous vous souvenez des scènes étranges que vous avez vues. Jack Kérouac, Sur la route

PIE AWARDS 2009

Les PIE AWARDS 2009 ont été remis à l'occasion du 28e "festival des participants au départ".
Ils couronnaient cette année l'action des membres de PIE Connection, l'association des "anciens".

PIE AWARD DE LA PIRE PHOTO D'IDENTITÉ DE DOSSIER
Nominées : Carmen Bachelot, Flora Baudet, Astrid Basnier, Valérie Bernardt — Vainqueur : Astrid Basnier

PIE AWARD DE LA MEILLEURE PROGRESSION EN LANGUE
Nominées : Naïla Bonadei, Nidal Djellouli, Sirikamol Thepasit
Vainqueur : Nidal Djellouli

PIE AWARD DE LA CARRIÈRE PIE LA PLUS FULGURANTE
Nominés : Pascale Godot, Margaux Demailly, William Sevette
Vainqueur : Pascale Godot

PIE AWARD DE CELUI OU CELLE QUI A SÉJOURNÉ DANS LE PLUS D'ENDROITS POURRIS
Nominés : Orianne Grégoire, Nathanaïs Mas, Patrice Quartini
Vainqueur : Orianne Grégoire

AWARD D'HONNEUR
Domitille Poisson-Supplisson (première ancienne participante au programme d'une année - c'était en 1983 - dont un enfant part par le même programme - 2009).

Animateurs — Stage 2009, Fiap, Paris

Accueillir un jeune étranger

Monica, Sergio, Daniela, Nathalie, Misuki, Mona, Sheng Ya, Chynna, Nattida, Kyle…
Ils sont âgés de 15 à 18 ans.
Ils viennent des quatre coins du monde : Australie, Canada, Colombie, Danemark, États-Unis, Finlande, Japon, Mexique, Norvège, République Tchèque, Suède, Taïwan, Thaïlande...
PIE vous propose d'accueillir bénévolement chez vous un de ces jeunes étrangers, pendant trois, cinq ou dix mois. Accueillir, c'est participer aux programmes d'échange.
Accueillir c'est ouvrir son foyer, c'est apprendre, comprendre et « voyager ».

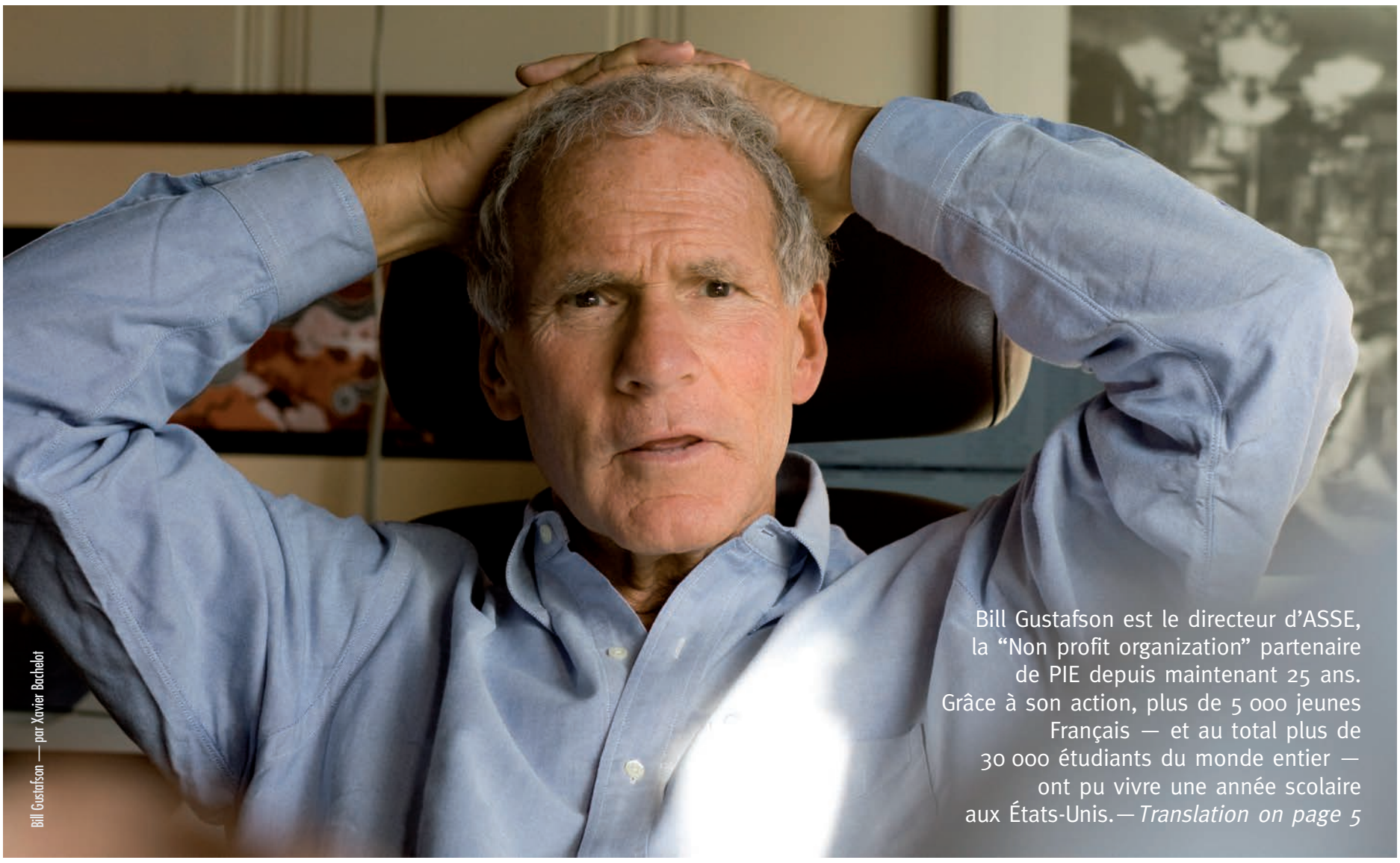
[…]

Si l'aventure de l'accueil vous tente, n'hésitez pas à contacter PIE :
04 42 91 31 00 / 01 55 78 29 90
ou à consulter le site de l'association : **www.piefrance.com**

Dernière minute... Nous apprenons la naissance, ce dimanche 16 mai 2009, de Margaux (3 kgs), fille de Floriane Casalta et de Fred Lanier (ancien participant, ancien correspondant, ancien salarié de PIE, et créateur du site de l'asociation). Bienvenue Margaux !

314_49_ok:Maquette 3.14 - N°41 19/05/09 12:29 Page8

PORTRAIT



Bill Gustafson — par Xavier Bachelot

Bill Gustafson est le directeur d'ASSE, la "Non profit organization" partenaire de PIE depuis maintenant 25 ans. Grâce à son action, plus de 5 000 jeunes Français — et au total plus de 30 000 étudiants du monde entier — ont pu vivre une année scolaire aux États-Unis. — *Translation on page 5*

Sa vie est un jeu

Il s'est donné une heure pour parler de lui et de son entreprise. Il entre rapidement dans le vif du sujet : avec Bill on ne se perd pas en chemin. Il déroule son parcours professionnel comme on déroule une bobine de fil. Il parle et le reste vient. Il faut dire qu'il a le verbe facile, et qu'à l'évidence, il a l'esprit de synthèse.

Un récit sans nœud, malgré un parcours naturellement semé d'obstacles et d'embûches. À l'écouter, on a cette impression rassurante que tout était en place, comme programmé, presque écrit à l'avance. On le croit d'autant plus qu'on comprend vite, à voir évoluer Bill, qu'il est passé maître en matière d'organisation, qu'il pense avant tout à prévoir, à préparer, à planifier. Mais il apparaît dans le même temps que ce souci de la mise en place se double chez lui d'une conscience aigüe que tout dans la vie est aussi *« affaire de conjonctures »*, et que le but ultime est de faire face aux imprévus et aux circonstances. Sa devise pourrait être : *« Planifier au mieux et réagir aux événements tels qu'ils se présentent »* ; ou plutôt : *« Planifier pour réagir au mieux aux événements qui se présentent. »* En un mot : faire face au monde tel qu'il est.

Bill ne parle pas de son enfance — on apprendra seulement qu'il est né et qu'il a grandi à Chicago —, il glisse sur son adolescence, et n'entame le récit de sa vie qu'au sortir de l'université. L'essentiel, à l'entendre, semble se jouer autour de son activité professionnelle. Pour suivre sa logique – logique dont il n'est pas exempt –, et pour rendre compte du personnage, on a donc tendance, au terme de l'entretien, à poser les termes d'une équation toute simple : la vie (de Bill) = le travail.

Quand, un peu plus tard dans notre rencontre, il coupera son récit pour énoncer sous forme de maxime cette idée incongrue que *« le business est un jeu »*, on se permettra de compléter l'équation de base par la formule « travail = jeu ». Et l'on en conclura alors, par une simple association d'idées que, pour Bill, la vie est tout simplement un jeu.

« Oui, répète-t-il, le business est un jeu. Je ne devrais pas dire cela, mais j'en suis vraiment arrivé à cette conclusion. » Il a bien conscience qu'en assimilant les deux termes, il fait des affaires — et donc de l'argent — une question de plaisir. Il devine que la chose n'est politiquement pas très correcte, mais il sait aussi qu'en raisonnant ainsi il résout une des grandes contradictions de l'existence. Car Bill, à l'image de tout être humain — disons plutôt de tout être pensant qui n'a pas encore atteint l'absolue sagesse — est un anxieux. Et à ce titre, il sait bien que pour ne pas être écrasé par l'absurdité de la vie et du temps qui passe nous n'avons comme échappatoires que le labeur et le plaisir. Alors, plutôt que d'opposer les deux, il a choisi de les réunir. En faisant du travail un plaisir, le plaisir, au lieu de l'user et de le détruire, le fortifie ; et le travail, au lieu de l'ennuyer, le distrait. Dans le même ordre d'idée, parce qu'il a compris très vite que la paresse et l'indiscipline ont, elles aussi, leurs exigences, il a pensé très tôt que, quitte à s'imposer des contraintes, autant opter pour le travail et la discipline, qui, au final, s'avèrent toujours plus rentables et plus gratifiantes que leurs contraires.

Le jeu pour Bill commence donc à 20 ans et des poussières, quand il est appelé sous les drapeaux et que, *« guère enthousiaste à l'idée de partir au Vietnam »*, il choisit de s'engager pour trois ans dans un projet éducatif et social, au cœur d'une des banlieues les plus dures de Chicago.

Il vient juste d'achever ses études. De son passage à l'université de Tucson-Arizona, il semble aujourd'hui ne vouloir retenir qu'une chose : *« L'école, dit-il, m'a apporté des outils. »* Grâce à ses connaissances en marketing, business, administration, statistiques, communication, etc., le voilà au courant des règles et capable a priori *« d'analyser les enjeux. »* Mais maintenant il faut se lancer — comprenez : *« Se lancer dans la partie »* — car, *« il n'y a que le terrain et la pratique qui permettent de réellement comprendre. »*

La première manche est ardue : à Chicago, le terrain est miné et le jeu particulièrement rude : *« Je me suis retrouvé professeur dans une école, dans le quartier noir probablement le plus violent et le plus chaud de Chicago : élèves armés, couteaux et pistolets, insultes, passages à l'acte. Le premier jour, par exemple, un des jeunes a mis le feu au bâtiment. »* Contexte pour le moins délicat : *« J'ai vu arriver une jeune professeure avec de beaux cheveux blonds, qui parlait de donner de l'amour à de pauvres enfants ayant grandi dans la difficulté. Cette professeure s'est faite totalement détruire. Les "pauvres enfants" lui ont, par exemple, couvert les cheveux de bubble-gum et elle a dû se résoudre à les couper. À l'opposé, un type hyper-costaud, un ancien de l'équipe de football des "Bears", recruté par l'école pour son gabarit impressionnant, a voulu jouer les gros bras et s'imposer par la force. Il avait une belle Corvette toute neuve. Un jour, les élèves la lui ont totalement dépouillée. »* L'apprentissage est sévère, mais aux dires de l'intéressé, *« passionnant... amusant même. »* Bill observe, navigue, s'impose. D'un côté, il ne lâche rien : *« Si un élève m'insultait, je l'attrapais à l'avant-bras, et je le pinçais très fort, et je serrais de plus en plus fort jusqu'à ce qu'il s'excuse. S'ils cherchaient le rapport de force — et c'était leur mode de fonctionnement habituel — j'étais capable d'aller très loin »* ; d'un autre côté, *« je savais les complimenter quand ils le méritaient, les occuper, les distraire, les amener à la piscine, voir des rencontres sportives... »* Il conclut : *« Il fallait savoir être dur et bon, ferme et juste. »* Au terme des trois années, fort de son expérience, Bill se voit proposer un job dans l'édition éducative. Cap à l'Ouest : Californie. Il trouve là son terrain de jeu de prédilection. Au fil des années, il établira ses quartiers à Laguna Beach, une ville qu'il ne quitte plus aujourd'hui que pour accomplir ses nombreux déplacements professionnels, à travers le monde. Il aime le climat, le contexte, le cadre de vie. Quelles que soient les propositions à venir, il ne sacrifiera pas ce cadre. Un bon joueur, on le sait, a ses habitudes : il aime se retrouver à sa table et dans son environnement.

> **« Au début, même si j'étais convaincu du bienfait du séjour d'une année, je ne croyais pas trop à son développement. »**

En 1972, Bill accueille en famille une jeune étudiante belge pour un été. Il vient de mettre le doigt dans un bel engrenage. L'expérience lui plait et l'intrigue. Lui qui n'est guère intéressé par la prime enfance, se passionne d'emblée pour ces programmes d'échanges, qui offrent aux adolescents la possibilité de réaliser le passage à l'âge adulte dans un contexte où se mêlent la découverte de soi et l'ouverture sur le monde. Bill ne le sait pas encore, mais il vient de trouver l'activité, le business – donc le jeu – qui lui permettra de s'épanouir en tant qu'homme d'affaires. Il travaille d'abord un été pour l'organisme avec lequel il a lui-même accueilli, puis un autre, et un autre encore. Le boulot d'été — complément de son travail dans l'édition — se transforme en emploi à l'année. Au départ, enseignant pour le programme, il devient rapidement coordinateur local, puis coordinateur du Sud californien, puis coordinateur sur tout l'Ouest américain. L'aventure s'interrompt provisoirement quand on lui demande de rejoindre la Côte Est pour prendre la direction du programme sur l'Amérique du Nord. Bill refuse pour les raisons que l'on connait. Après une parenthèse d'une année, mise à profit pour travailler avec son père dans son entreprise de pétrole — *« Il me demandait toujours quand je prendrais un vrai boulot, alors ! »* —, il est contacté par ASSE, un organisme créé sous l'égide du gouvernement suédois, pour développer les programmes d'une année scolaire à l'étranger.

C'est au cœur de cet organisme, dans un secteur qu'il connait maintenant bien et qu'il apprécie, qu'il va développer son business. Il connaît les règles, il a déjà l'expérience du jeu, il est sur son terrain... Reste alors à établir une stratégie et à mettre en place les tactiques appropriées. *« Au début, avoue-t-il humblement, même si j'étais convaincu du bienfait du programme d'une année, je ne croyais pas trop à son développement. »* Mais en bon observateur, il voit les choses telles qu'elles sont et sait saisir la chance qui se présente. *« Parfois, reconnait-il, il faut savoir appuyer dans un sens, que l'on y croit ou non. Et parfois, avouera-t-il plus tard, il faut savoir cesser de* "battre le cheval mort." *»*

L'entreprise va prospérer, se développer, pour son bien, pour celui de son environnement, de ses associés et de ses partenaires, pour le bien surtout de tous les participants, de France et d'ailleurs, qui vont profiter du savoir-faire d'ASSE pour rendre possible ces séjours. Au départ, l'activité est modeste, mais bientôt ASSE accueillera plus de 2 000 étudiants par an, et, dans la foulée, près de 3 000. Autant d'expériences passionnantes. Bill décrit une période dorée : *« L'Amérique des années 70, 80, voire même du début des années 90, vivait l'affrontement Est-Ouest et*

.../... suite, page 5